

CAHIERS 115
METANOIA

115

revue
trimestrielle

**CAHIERS
METANOÏA**

Rédaction
Administration
26740 MARSANNE
Tél : (33) 04.75.90.30.44
Fax : (33) 04.75.90.31.48
CCP Ass. Métanoïa
LYON 6564-15T

Association Métanoïa
Loi 1901
Tirage : 7-2004
Impr du Crestois
26400 CREST

CAHIERS METANOÏA

SOMMAIRE

EDITORIAL 3

**COMMENTAIRES DE L'EVANGILE
SELON THOMAS**
LOGION 16 7

Réunion avec Karl RENZ 16

*DIALOGUES AVEC POONJA
BRAHMAN* 28
33

LA GNOSE AU QUOTIDIEN 35

BIBLIOGRAPHIE 39

POESIES 41

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro.

Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association et de le retourner accompagné du montant de la cotisation à :

Association METANOIA - 26740 MARSANNE

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement *le trésor qui ne périt pas ?* (1og 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 Cahiers de l'année en cours. Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation la somme de 32 € par année commandée.

Les Cahiers des années de 1975 à 2003 sont disponibles, par année (3 ou 4 cahiers) : 32 €

Les frais de port seront indiqués ultérieurement en fonction du nombre de Cahiers et du lieu où expédier.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui peut-être sans le savoir les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un membre de l'Association, nous adressons, contre 8 €. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

EDITORIAL

Le logion 16 est au premier abord déroutant comme le furent les logia 6 et 14. Il l'est peut-être davantage encore, car il semble dégager une agressivité et une violence peu ordinaires, et disons-le, peu compatibles avec l'invitation que Jésus nous adresse de prendre exemple sur les tout petits enfants qui sont pour lui l'image la plus pacifiante de l'Un sans image.¹

Semblable au véritable alchimiste qui multiplie les obstacles sur la voie pour dérouter le faux disciple qui cherche des "trucs" en vue d'affirmer son ego, Jésus parsème d'embûches l'itinéraire qu'il nous propose afin de décourager le velléitaire ou l'opportuniste qui ne s'intéresse à l'ésotérisme que pour en tirer vanité : *Je dis mes mystères à ceux qui sont dignes de mes mystères.*

L'entourage de Jésus était d'autant plus facile à décontenancer qu'il était surtout composé de pharisiens scrupuleux observateurs de la loi mosaïque, chez qui le culte envers les parents résultait d'un commandement de Yahvé donné à Moïse sur le Mont Sinai : *Honore ton père et ta mère, afin que se prolongent tes jours sur le sol que te donne Yahvé, ton Dieu.*² On voit très bien les juifs être scandalisés et crier à la provocation lorsque Jésus dit : *Celui qui ne récuse son père et sa mère ne pourra devenir mon disciple et celui qui ne récuse ses frères et sœurs et ne porte sa croix comme je la porte ne sera pas digne de moi.*³

Non, Jésus n'est pas un provocateur et il se passerait bien de scandaliser mais pour un seul qui s'ouvre à l'éveil, il accepte d'en scandaliser 99.

Non, Jésus n'est pas agressif, mais il apparaît tel à ceux qui ont des valeurs à défendre.

Ni agresseur ni provocateur, Jésus EST. Et parce qu'il est, il dérange ceux qui rêvent.

Tout système de valeurs est dualiste étant fondé sur la distinction du bien et du mal. Le bien, ou ce qu'on considère comme tel, est ce qui conserve l'ego et le nie. Mais la négation, comme l'affirmation, permet à l'ego de se singulariser.

Le retour à l'Un emprunte la voie non-duelle. Non seulement cette démarche ne peut pas prendre en considération les systèmes de valeurs mais elle dénonce les pièges. Autrement dit, elle fait ressortir le caractère illusoire de l'ego et de ce qui s'y rattache. Celui qui croit détenir des valeurs se voit par le fait même radicalement nié par un enseignement non-duel. Il adopte alors une attitude offensive-défensive qui se traduit par une forte agressivité visant à détruire, à annihiler ce qui le menace. Il se croit persécuté alors qu'il n'est l'objet d'aucun ressentiment ni d'aucune attaque. Et il persécute pour n'être pas persécuté.

Ainsi Jésus, le non-violent par excellence, soulève contre lui la haine et l'agressivité par le seul fait qu'il se situe en dehors et au dessus des systèmes religieux. D'où son constat : *Je suis venu jeter des divisions sur la terre un feu, une épée, une guerre.* Au sein d'une même famille, il suffit que certains membres soient dans la ligne de

l'enseignement de Jésus pour que les autres se sentent "agressés" et persécutent pour n'être pas persécutés.

L'inépuisable fécondité de l'enseignement de Jésus nous permet de donner au logion 16 une autre interprétation qui, loin de contredire la première, la complète dans le sens de la propre connaissance de nous-mêmes sans laquelle il n'est point de connaissance métaphysique. Cette interprétation a pour point de départ le mot maison. Ce mot, qui revient dix fois dans l'Evangile selon Thomas, demande à être approfondi. On sait que dans l'enseignement de Jésus tout nom a une réalité qui transcende sa signification usuelle ou contingente et qu'il se rattache à une réalité sous-jacente qui, elle, est son essence. Lorsque Jésus dit : *Je renverserai cette maison et personne ne pourra la reconstruire*⁴, le vocable peut bien désigner la maison d'Israël avec son système légaliste contraignant, mais il désigne certainement d'abord *ma* propre demeure avec les différents personnages que je suis tour à tour ou simultanément et qui demandent à s'exprimer dans le jeu des compensations. On dit d'une personne qu'elle est bien compensée lorsqu'elle a pu vivre dans des conditions satisfaisantes les différentes étapes de son enfance, de sa jeunesse, de son âge mûr. Au cours de ces états successifs, des personnages divers se sont révélés et exprimés avec plus ou moins de bonheur. Si le climat a été réellement insécurisant, la tentation à la régression ou à la fuite dans le devenir sera tyrannique jusqu'à ce que soient assimilées les étapes qui ont été escamotées.

Tout homme porte en lui, suivant des dosages infiniment variés : l'homme d'action, l'intellectuel, l'épicurien, le contemplatif, l'artiste... Selon le milieu, les rencontres, les âges de la vie, l'un ou l'autre de ces personnages sera prépondérant. Il importe toutefois que les autres ne soient pas étouffés et puissent s'exprimer. L'harmonisation et l'unification ne pourront être obtenues qu'au prix de conflits aigus, de crises, de débours. Plus sera impérieux le souci de réalisation, plus durs seront les affrontements. Chez la femme, plus sensitive et plus intuitive, la maturation se produira suivant un processus plus conforme à sa nature profonde. On dit qu'elle est pour son partenaire, lorsqu'elle est vraiment épanouie, à la fois l'amante, la mère, la fille, l'infirmière (*Il y en aura cinq dans une maison*). Elle ne peut jouer ces rôles, successivement ou simultanément, que si chacune des phases a été, au moment voulu, ou est réellement vécue. Les rôles correspondants sont joués par l'homme suivant ses composantes propres. C'est ainsi que, si la femme panse les blessures, l'homme sera porté à protéger, etc...

On serait bien en peine aujourd'hui d'établir des distinctions entre une thérapie bien engagée qui embrasse l'homme total et le processus de réalisation, au sens métaphysique du terme. Il y a en réalité une seule et même démarche qui passe par la connaissance de soi. Et, au terme de l'aventure, le mythe est démythifié, l'inconscient est devenu conscient, les archétypes sont intériorisés, le Royaume est l'intérieur et l'extérieur. Toute abdication, tout retrait du monde n'a de sens que s'il implique d'abord une acceptation du monde tel qu'il est et de nous-mêmes tels que nous sommes. Le culte du passé est aussi vain que la projection dans le devenir. Jésus nous met en garde contre la fuite : *Celui qui connaît le Tout, s'il est privé de lui-même, est privé du Tout*⁵ ; au delà de la loi de la théologie et de la philosophie, il a le souci du terrain où se produit l'alchimie : *Celui qui a connu le monde a trouvé le corps, mais celui qui a trouvé le corps, le monde n'est pas digne de lui.*⁶ C'est dans ce terrain, *ici et avant la*

mort que tout se joue. Dans ce terrain préparé, notre véritable Mère nous donne la vie lorsque le rôle de notre génitrice ne l'entrave pas. Et, de même que nous sommes tous les fils d'une même Mère, nous sommes aussi tous les fils d'un même Père. Après être nés de la Mère, nous nous réalisons en intériorisant l'image du Père.

Cinq est le chiffre parfait de la totalité. Les éléments (les personnages) qui le composent, harmonieusement agencés, permettent la réalisation de l'Un. En attendant que chacun trouve la place qui lui échoit, il y a des frictions, des luttes, des meurtres même. Milarepa fut un criminel acharné avant de devenir un ascète acharné. S'il avait tout d'abord été un tiède, il ne serait pas devenu un Eveillé. Assumer pleinement les êtres contradictoires qui sont en nous, telle est la condition pour les pacifier et les unifier progressivement.

Il y en aura cinq dans une maison, trois seront contre deux et deux contre trois. Reconnaître la vanité de leurs prétentions. Le dépassement ne peut résulter que de l'affrontement. C'est pourquoi Jésus nous invite à nous soumettre à l'épreuve. Les désillusions nous montrent progressivement la futilité de nos affirmations. Les personnages renoncent peu à peu à s'affirmer, ils consentent progressivement à être niés avant de disparaître.

Comment se fait cette alchimie intérieure, à quel stade le divin Assassin brûle-t-il nos dernières scories ? Nul ne le sait. La nostalgie de ne plus vivre en mode illusoire peut être si forte chez certains êtres que toutes les thérapies humaines, toutes les techniques psychanalytiques se trouvent soudainement bousculées, dérisoirement reléguées, définitivement déjouées. Celui que nous avons découvert en nous, qui n'a pas été engendré de la femme, est l'artisan de notre transformation. Par lui, nous retrouvons "l'état primordial" dont parlent les grandes traditions, l'état non-duel qui est celui du Solitaire.

Emile Gillibert

1. cf. log. 4 ; 22 ; 37.
2. Ex. 20.12
3. log. 55 ; Mt 10. 37-38 ; Lc 14. 26-27.
4. log. 71
5. log. 67.
6. log. 80.



COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS

Logion 16

Jésus a dit :

Sans doute les hommes pensent-ils
que je suis venu jeter la paix sur le monde,
et ils ne savent pas
que je suis venu jeter les divisions sur la terre,
le feu, l'épée, la guerre.

Car il y en aura cinq dans une maison,
trois seront contre deux
et deux contre trois,
le père contre le fils,
et le fils contre le père,
et, debout, ils seront *monakhos*.

Logion 16

Si l'on cherche une illustration facile du logion 16, on peut se contenter d'observer les palabres que provoque en ce moment le dernier show cinématographique dont Jésus tient le rôle-titre !

Evidemment, cette observation ne mène pas au-delà d'affrontements entre psychiques, affrontements qui perdurent d'ailleurs depuis que les événements relatés ont en principe eu lieu. Laissons donc l'histoire et la romance pour revenir aux paroles par lesquelles Jésus me dit qui il est.

Ses contemporains le voient, semble-t-il, comme un homme de paix. Mais, par ses paroles, il semble me mettre en garde et me dire : « Ne vous méprenez pas, mes paroles sont objet de scandales, à commencer par ma tranquille affirmation de la non-dualité. Le Père et moi sommes UN, ceci n'est pas une formule de piété filiale, mais l'affirmation que je suis moi-même le Père comme le Père est moi ! »

Autrement dit : « Je suis Dieu ! » (Yahvé -- Jéhovah). Cette affirmation à l'époque de Jésus comme aux suivantes, ne pouvait que « jeter les divisions sur la terre, le feu, l'épée, la guerre ... ». On en a mille preuves (à commencer par Jésus) par ceux qui, en témoignant y ont quelquefois laissé la vie.

« Je suis Dieu ». En disant cela, Jésus ouvre au Moyen Orient une nouvelle page de la métaphysique, qui l'était, et depuis des siècles, en Inde et sans doute ailleurs !

La non-dualité a pour conséquence l'unicité, donc la disparition de la personne en tant qu'entité séparée de Dieu. Si je suis Dieu, je ne suis rien d'autre, puisque rien d'autre n'EST à part lui. Ma personne et tout autre personne est donc illusion.

Comment de telles paroles ne provoqueraient-elles pas également « les divisions, le feu, l'épée, la guerre ... » ? Heureusement, les paroles de Jésus sont « des paroles cachées ». Nul ne me demande de les proclamer et encore moins de les imposer. Elles sont et demeurent et cela suffit. Ceux qui ont et auront des oreilles pour les entendre sont rares, mais « debout, ils seront Monakhos ! »

« Le gnostique ne change pas son discours parce qu'il n'est pas compris ... Simplement, il se tait ! » ... Emile

André



Jésus-Christ superstar ? Jésus-Christ apôtre de la paix ? Ou chevalier de l'Apocalypse ? Le mythe du Fils de l'Homme véhicule mille images contradictoires. Comment le Bon Pasteur peut-il dans le même temps être le Justicier impitoyable de la fin des temps ? Si Jésus descend des nuées pour instaurer le Royaume sur la terre comme au ciel, comment se fait-il que la religion de l'amour prêchée par toutes les

Eglises soit cause d'autant de massacres ? L'holocauste est issu directement de la Bible. Le terme de guerre de religion, évoque une triste et malheureusement toujours aussi brûlante actualité. Même s'il existe mille motifs inavoués et inavouables pour déclencher un conflit armé, c'est dans l'étendard de la foi que se drapent siècle après siècle tous les fanatiques: Axe du Bien contre Axe du Mal, martyrs d'Allah contre Grand Satan. Peut-on trouver meilleur prétexte pour déclarer la guerre que de prétendre imposer une paix civilisatrice ? De la pax romana à la pax americana, des croisades au djihad, que de sang, que de larmes ont coulé ! Et il n'est toujours pas de paix sur terre même pour les hommes de bonne volonté !

*Sans doute les hommes pensent-ils
que je suis venu jeter la paix sur le monde...*

Rien ne dure ici-bas. Tout change à chaque instant. Le monde est mouvement perpétuel, destruction incessante. Sur la scène cosmique, les formes paraissent et disparaissent. Dans la ronde des atomes, ce qui naît doit mourir, à chaque aube succède la nuit. Dans sa lutte pour la survie, l'homme est un loup pour l'homme. La raison du plus fort est toujours la meilleure. Rien ne peut arrêter le tourbillon de l'existence. La mort fauche l'homme sans prévenir. Elle anéantit sans pitié tous ses rêves : ...*la nuit même il mourut* (log. 63). L'homme ne peut s'affirmer sans projet, sans lutte et sans combat. En ce monde toute unité est factice. Le psychique est divisé contre lui-même, séparé de son Principe. La manifestation est le fruit de Maya, la Grande Illusion, qui dévore tous les êtres, les sages comme les dieux : ...*l'implacable Maya les croque comme des feuilles de bétel* (Kabîr) ! Il ne peut y avoir de paix hors de l'Un. Comment Jésus aurait-il pu apporter la paix au monde alors que la nature du monde est de ne pouvoir rester en paix un seul instant. Toute religion enserme le mortel dans les rets de Maya. Toute révélation le maintient dans un état de dépendance, dans l'espérance d'un paradis artificiel ou d'un salut après la mort. Tel est le nœud gordien que Jésus vient trancher :

*...et ils ne savent pas
que je suis venu jeter des divisions sur la terre...*

J'ai jeté le feu sur le monde, dit Jésus au logion 10. Qui est proche de Jésus participe à sa lumière. Qui est loin de lui reste plongé dans les ténèbres : *Celui qui est près de moi est près de la flamme, et celui qui est loin de moi est loin du Royaume* (log. 82). La Gnose frappe comme l'éclair. Rien ne peut résister à son feu dévastateur. Le feu purifie des scories de la division. Il dévore le mental divisé qui ne peut goûter la paix de l'Un. Ce qui est mortel brûle pour laisser place à l'immortel. Le même feu qui illumine l'éveillé rend aveugle celui qui n'est pas digne des mystères. Qui se laisse envahir par la flamme se reconnaît en elle. Des paroles de Jésus jaillissent des étincelles et c'est pourquoi elles doivent rester cachées sous peine de tout réduire en cendres. Il y a des mots qui tuent plus sûrement que l'épée :

*Si je vous disais une des paroles qu'il m'a dites,
vous prendriez des pierres,
vous les jetteriez contre moi ;
et le feu sortirait des pierres
et elles vous brûleraient.*

(log. 13)

Il dégaine l'épée dans sa maison, (log. 98). L'épée de justice discrimine et sépare le coupable de l'innocent, le mensonge de la vérité, les ténèbres de l'ignorance. Avec l'arme de la connaissance, le bodhisattva tranche l'ignorance : *L'homme vrai saisit l'épée de la sagesse* (Shodoka). Dans leur Quête du Graal, les chevaliers de la Table Ronde combattent les démons qui symbolisent nos passions, nos préjugés, tous les fantasmes qui surgissent de l'inconscient. Le mental gesticule et s'agite en tous sens. Il pare à tous les coups jusqu'à ce que l'homme avisé, ayant assuré sa main, tranche dans le vif. L'élu abat le dragon de l'ego. Le gnostique tue le grand personnage. Mais cela encore n'est pas suffisant. Tel le Phénix, le mental renaît de ses cendres. Jusqu'au seuil de l'éveil, le psychisme crée de nouvelles formes qui - aussi sublimes et subtiles soient-elles - restent des obstacles sur la Voie. D'un coup de sabre Ramakrishna décapite la Déesse avant de se fondre dans la vacuité sans forme et sans image. Dieu est la dernière ruse de l'ego :

*Si tu vois le diable, tue le diable.
Si tu vois le Bouddha, tue le Bouddha.*

(Lin Tsi)

...le feu, l'épée, la guerre. Jésus vient jeter la guerre, mais de quelle guerre s'agit-il ? *Mon Royaume n'est pas de ce monde.* Les civilisations les plus raffinées sont mortelles. Les royaumes de ce monde passent les uns après les autres et les plus grands empires s'écroulent comme des châteaux de cartes. Toute conquête ici-bas est vaine. Toute victoire dans l'espace subit l'usure du temps. A l'apogée de sa gloire, le conquérant victorieux est proche de sa chute. La roue de la fortune entraîne tout avec elle : *Aujourd'hui sur le trône et demain sous la terre* (Kabîr) ! Un roi dans son palais est *un roseau agité par le vent* (log.8). La vraie victoire est celle sur soi-même. La guerre intérieure est seule digne d'être menée. La grande guerre sainte ne reconnaît d'autre adversaire que le grand personnage. Il n'est qu'un martyr digne d'être vécu, c'est celui de son propre moi :

*Qui brûle sa demeure la délivre,
Mais qui veut la sauver la perd !
J'ai vu une grande merveille :
Qui meurt de son vivant peut faire mourir la mort !*

(Kabîr)

Le corps est notre demeure éphémère. S'il est un cadavre ambulante, il est aussi le lieu de toute initiation. C'est au sein du corps que se livrent toutes les batailles, que se font et se défont toutes les alliances : *...il y en aura cinq dans une maison.* Le mental nous laisse croire que nous sommes dans la dualité, divisés contre nous-mêmes. Il s'invente sans cesse de nouveaux ennemis. Il se nourrit de ses propres fantasmes et cherche à s'affirmer pour usurper le trône. Si l'homme fort n'est pas vigilant, le mental pénètre comme un voleur et pille tous les trésors. Le maître de maison doit veiller pour empêcher le voleur d'emporter les affaires du Royaume (log. 21). S'il baisse la garde et se laisse surprendre, alors le voleur lui lie les mains et bouleverse la maison (log. 35).

Qu'il y ait au centre de vous-mêmes un homme averti (log. 21) ! Un homme averti en vaut deux et reste sur ses gardes. Il balaye devant sa porte et ne laisse pas la poussière pénétrer chez lui. Il cultive son jardin et arrache les mauvaises herbes avant qu'elles n'étouffent la bonne graine (log. 9). Celui dont la maison est en ordre trouve la paix du ménage :

*Ô Saints, cette maison est en grande querelle :
Cinq enfants et une femme se chamaillent nuit et jour !*

*Chacun veut sa propre nourriture
Chacun ne cherche que son propre plaisir
Nul n'écoute autrui, ni ne s'intéresse à l'autre !*

*Dit Kabîr : il est mon disciple celui qui,
Corrigeant les enfants tout en domptant la femme,
Met de l'ordre dans cette maison !*

Le chiffre 5 englobe le jeu de la manifestation. Les cinq enfants symbolisent ici les cinq sens et la femme le mental. Seul celui qui n'est pas l'esclave des sens peut pacifier le mental. Il rejette toute forme de division qui deviendrait source d'attachement au monde. Nostalgique de l'Origine, il sait qu'il n'est pas engendré de la femme et c'est pourquoi il récuse son père et sa mère (log. 55 ; 101). Il ne se reconnaît pas dans les liens de la chair et arrache le masque de la personne pour décliner sa véritable identité. La personne est une surimposition mentale, une convention sociale. Elle est le fruit de toutes les projections familiales et sociales dans un monde de dualité. Le meurtre du père est le préalable à toute initiation : ...*le père contre le fils, et le fils contre le père*. En se dépouillant de ses vêtements délicats et en les piétinant comme les petits enfants au logion 37, le gnostique paraît sans honte dans sa nudité première. Il renaît à l'Esprit :

*Car ma mère m'a enfanté,
mais ma Mère véritable m'a donné la Vie.*

(log. 101)

Réintégrer le sein de la Mère c'est recevoir la Vie, retrouver son Visage d'avant sa naissance. Lorsque le mental s'efface, il laisse place au Soi. Le mental lâche prise comme une bulle sur l'eau vive. Dans un monde illusoire, il ne peut y avoir de guerre qu'illusoire. L'occultation est l'occasion de la révélation par le grand jeu de l'initiation. Lorsque souffle le vent de la Gnose, la maison des constructions mentales est définitivement abattue :

*Ô architecte de cette maison, je t'ai trouvé,
maintenant tu ne bâtiras plus de maison.*

(Dhammapada 154)

*Je renverserai cette maison,
et personne ne pourra la reconstruire.*

(log. 71)

*Les deux pôles de l'indécision ont été arrachés,
Et le faite de l'aveuglement emporté !
A terre gît le toit du désir,
Le vase du mal a volé en éclats !*

(Kabîr)

Le corps est toujours là, mais en tant que support du Royaume intérieur. Plus rien ne fait obstacle à la libre diffusion de la lumière. Le mental une fois aboli, cesse le jeu de la division. Celui qui croyait être deux s'aperçoit qu'il n'est pas différent de l'autre et qu'il n'est qu'une modalité transitoire de l'Un éternel. Celui qui croyait être deux découvre qu'il est l'Un depuis toujours. L'Un est son alpha et son oméga, son origine et sa fin. Le deux est issu de l'Un et sans l'Un le deux mène à une impasse. Il n'est d'autre issue que de faire marche arrière et de retourner à son origine :

*Au temps où vous étiez Un,
vous avez fait le deux ;
mais alors, étant deux,
que ferez-vous ?*

(log. 11)

Faire le deux un, c'est mettre fin à la guerre intestine qui nous ronge. Faire la paix en soi, c'est trouver le Repos. Nul ne peut répandre la paix autour de soi, s'il ne l'a d'abord trouvée en lui-même. Le plus grand miracle consiste à pacifier son mental. Alors tout devient possible. Tous les obstacles se dissipent comme par enchantement :

*Si deux font la paix entre eux
dans cette même maison,
ils diront à la montagne :
éloigne-toi,
et elle s'éloignera.*

(log. 48)

Se tenir au centre de soi-même, c'est jouir du Repos. Être projeté hors du centre, c'est se laisser emporter par la roue du mouvement. Le Père englobe pourtant à la fois ce mouvement et ce repos. Celui qui est unifié dans l'Un ne fait aucune différence entre le samsara et le Nirvana. Le gnostique est dans le monde sans être du monde. Il garde sa paix intérieure même au plus fort des combats, comme Krishna sur le champ de bataille, comme Orphée chantant à la proue de la nef Argo, comme Arion au dauphin jouant de la cithare. Il agit parce que tel est son devoir, sans but ni esprit de profit personnel. Le mouvement ne peut affecter son repos, la guerre sa paix. Unifié dans l'Un, il se réveille, se dresse et trouve ainsi la libération dans la verticalité. Seul l'Un est indivis et seul le solitaire réunit le Tout :

...et debout, ils seront monachos.

(log. 16)

...et, debout, ils seront Un.

(log. 23)



Yves

Je suis cette énergie qui bruit au fond des images et, lorsque je me manifeste, je suis pur amour de cette énergie par-delà tout ce qui l'occulte.

Mon occultation est le reste d'une incessante division par laquelle je joue à détruire tout ce qui s'est construit tout en sachant que l'illusion se reconstituera bientôt.

Mon goût de la destruction est impitoyable. Il n'est pas de relation que je ne m'amuse à dissoudre car je suis pure énergie et tout ce qui prétend me structurer est imposture.

Moi et le Fils ne faisons qu'Un selon l'Esprit pur. Mais le fils selon l'engendrement ne doit rien à celui qui l'a conçu. Si ce dernier exige de lui quelque obédience, qu'il l'ignore, qu'il le brave, qu'il le récuse. Car, lorsque je me manifeste, aucune relation ne peut se réclamer de moi. Toute morale dite naturelle est une imposture. La « nature » n'existe pas. Seul je suis, pure énergie dénuée de sens.

Toute tentative de me donner un sens, qu'il soit vertical ou horizontal, est une réduction pitoyable. Dès que je sens un sens quelque part, je le vise pour qu'il explose. Le feu, l'épée, la guerre, tout est bon pour imposer cette vérité que rien n'a de sens.

Toute composition doit s'autodétruire pour accéder à ma vérité. L'auto-destruction d'une forme me ravit tel le château de sable qui se délite au contact de l'océan de non-sens que je suis. Et, s'il le faut, que le silence se fasse, le silence de l'informel, non celui du néant, mais celui de l'énergie sans forme omniprésente.

L'individu qui, épuisé par la lutte, a renoncé à comprendre, se tient debout face à ma vérité insensée. Et, dans le silence du désert, le monakhos alors n'est plus que lumière.

Michel



Le mode de fonctionnement «des hommes» a vite fait de construire un projet collectif, une mission, pour un homme exceptionnel comme l'est Jésus : sauver le monde, imposer la paix en douceur, si possible sans rien déranger. Derrière ces aspirations légitimes se cachent la peur et la dépendance au groupe et aux traditions qu'il transmet et qui garantissent la sécurité de la personne.

Seulement voilà : la Gnose est tout autre chose, rien moins qu'une révolution totale vécue intérieurement et individuellement qui fait table rase de toute valeur, place nette de toute appartenance, qui vide de tout ce qui permet aux pensées de se poser et de demeurer. Ça n'arrive jamais de l'extérieur parce que l'extérieur n'est qu'une projection. Recentrons-nous donc sur soi, puisque c'est là où tout se passe. Celui qui ressent une puissante nostalgie de son Origine est amené à récuser ses origines, c'est inévitable. S'il ne s'implique pas totalement dans sa démarche, il sert deux maîtres, tente

de monter deux chevaux ou de bander deux arcs, et ne fait pas le choix exclusif du gros et bon poisson (log. 47, 8). C'est donc dans sa vie quotidienne que très concrètement, des incidences surviennent, les proches ne comprennent pas et peuvent ne pas apprécier celui qui se détache non pas pour se distinguer et s'affirmer, mais pour se découvrir radicalement autre et changer de plan.

La paix dans le monde est une chimère et personne n'en détient la clé. La paix en soi est un possible dont chacun détient la clé. Nisargadatta dit : «Ce que vous pouvez faire de mieux pour les autres, c'est de vous trouver vous-même ».

Christian



...
*le père contre le fils
et le fils contre le père
et, debout, ils seront monakhos.*

Mais (log. 2) ...

*Quand il aura trouvé
il sera bouleversé,
et, étant bouleversé,
il sera émerveillé
et il règnera sur le Tout.*

L'aventure gnostique est en ses débuts une lutte terrible. Car on remet en cause des questions vitales.

Prenons en exemple un catholique fervent et convaincu, qui a toujours donné à sa Foi la place fondamentale dans toutes ses décisions et actions. Cette Foi, il l'a reçue de ses parents, qui eux aussi la tenaient pour primordiale.

Dans le choix d'un conjoint, la première exigence était de savoir si l'autre partageait également cette Foi.

Et puis, s'étant engagés, ils promettent d'élever leurs enfants dans la même Foi.

Et voilà qu'à un moment donné, soit brusquement, soit progressivement, on se rend compte que cette Foi ne correspond plus à ses convictions. On se déconditionne ; on se remet en question et on remet en question tout ce qu'on a appris avec soumission parce que cela venait d'abord de nos parents, ensuite de ceux à qui ils nous avaient confiés.

Penser autrement engendrait automatiquement une grande culpabilité, un rejet hors de l'Eglise et du milieu dans lequel on vivait.

Renier son père et sa mère c'est leur déclarer la guerre. C'est aussi renier ses racines et « Dieu sait » (?) si c'est grave physiquement et psychiquement.

C'est pourquoi cette évolution se fait discrètement, on tâche d'éviter le conflit, mais à chaque réunion de famille on sent grandir l'écart, surtout si parmi ses frères et sœurs, on compte des prêtres et des religieuses qui restent dans la tradition familiale, et s'ils peuvent admettre que certaines personnes « perdent la Foi », ils ne l'admettent pas pour les membres de leur propre famille.

C'est alors qu'on se sent très solitaire.

Mais ce n'est pas tout car à cette peine s'ajoute quelque chose de foudroyant : entrevoir la possibilité d'être enfin Soi-même, découvrir qu'au fond de nous il reste toujours ce petit enfant, qui nous donne la nostalgie de la Lumière, de la liberté et de vivre sans peur. L'innocence et non la culpabilité.

C'est tellement beau qu'on ose à peine y croire, c'est une aventure bouleversante avant de devenir merveilleuse.

Il n'est donc pas étonnant que certains en font une forte dépression, un cancer, ont des maux de tête épouvantables ou un cœur en déroute. Peu de personnes voient là-dedans un rapport de cause à effet.

Mais ceux qui ont réellement souffert dans leur vie, savent que la souffrance peut aussi être l'occasion de s'ouvrir à un grand bonheur. Elle peut être une chance.

Cette chance,
il ne faut pas la laisser passer
mais la prendre.
...à condition
d'avoir les mains vides.

Cela,
et beaucoup d'autres choses,
c'est le lâcher prise.



Léon 11.05.04

Plus le psychique a le souci de s'affirmer, plus il juge provocatrice, voire blasphématoire et sacrilège l'attitude du pneumatique, alors qu'elle est simplement l'expression de sa paix intérieure. Jésus s'est montré souverainement libre par rapport à l'autorité institutionnelle. Mais il a stigmatisé l'erreur sans jamais faire le procès de quiconque ; cependant ceux qui s'identifient aux prétendues valeurs que Jésus remet en question se sentent visés et condamnés, et c'est pour avoir la paix qu'ils font la guerre. C'est pour avoir la paix qu'ils ont condamné Jésus à mort.

Lorsque, par exemple, le Maître dit : *C'est pour un jugement que je suis venu en ce monde ; pour que voient ceux qui ne voient pas et pour que ceux qui voient deviennent aveugles* (Jn 9. 39), il valorise les humbles étouffés par la suffisance des orgueilleux en leur donnant leur chance, tandis qu'il stigmatise l'attitude de ceux qui prétendent détenir la vérité mais n'ont aucune possibilité de l'obtenir par suite de leur fermeture intérieure. En réalité ceux qui voient grâce à Jésus, ce sont ceux qui écoutent la parole, échappant ainsi à la mort et au jugement : *Celui qui écoute ma parole... n'est pas soumis au jugement* (Jn 5. 24).

A ceux qui cherchent, Jésus apporte la liberté dans la paix, mais il a de la liberté une compréhension qui n'est pas celle du monde. Du reste les hommes n'ont jamais réussi à s'entendre sur la liberté. Aussi longtemps que j'ai le souci de m'affirmer, je provoque des conflits. Le gnostique, parce qu'il n'est pas identifié à la personne, peut parler de liberté en connaissance de cause. Mais il a beau dire : *Je ne suis pas ton ennemi ; je ne suis l'ennemi de personne*, il n'en demeure pas moins que celui qui a peur de lui, le croit subversif et dangereux ; alors, pour ne pas être persécuté, l'adversaire le persécute. Il justifie la guerre au nom d'une paix soi-disant menacée, au nom de l'idéologie, de la religion, de la patrie etc. *Vous voulez me tuer parce ma parole n'entre pas en vous* (Jn 8. 37), dit Jésus aux juifs qui le menacent.

C'est ainsi que le gnostique est l'occasion de conflits et de guerres alors qu'il est pacifiste au vrai sens du terme. Sans le vouloir, par sa seule présence, il fait éclater la discorde au sein d'une même famille. Comme il ne reconnaît finalement d'autorité que celle de son Maître intérieur, on juge insupportable son insubordination. Lorsque Jésus affirme : *Avant qu'Abraham fut, Je Suis* (Jn 8. 57), les juifs ramassent des pierres pour le lapider. Pourtant rien ne peut le faire fléchir dans sa vision de l'Un. Il est vraiment le solitaire, le monakhos. On pourrait ajouter : le blasphémateur. Les persécutions contre les gnostiques, les soufis, les cathares et tant d'autres témoignent justement de l'incompréhension radicale dont fait preuve le psychique envers le pneumatique.

Emile



RECHERCHES

Marsanne, 01/05/03. Après-midi, 2^e partie

Karl : *Mais il y a quand même toujours un moment de détente quand on voit ce qui maintient en vie Hitler, Adenauer ou Kohl et qu'il n'y a pas de différence de conscience dans ce qu'était Hitler, Adenauer ou Kohl. La conscience a joué tous ces rôles.*

Yves : Emile a bien dit : « Je suis Klaus Barbie ».

André : « Mais Klaus Barbie n'est pas moi ».

Karl : *C'est une image, un décalque.*

Claude : Il parodiait un Soufi qui disait : « Je suis la rose, mais la rose n'est pas moi ».

Karl : *Je suis ce qu'est la rose, mais la rose n'est pas moi.*

Yves : Abd El Kader disait : « Je suis l'être de toute chose, mais aucune chose n'est mon être ».

Karl : *Je suis la vraie vie et je ne vis pas avec cela. Je ne suis pas quelque chose de vivant, je suis la vie même.*

Claude : Je suis la vie même. Hors de moi, il n'y a rien. Mais rien n'est moi.

Karl : *Parce qu'il n'y a même pas moi.*

Simone : Oui, exactement.

Claude : Ce n'est pas comme nous le pensons, nous, avec nos têtes, c'est « avant ».

Karl : *L'avant est impensable et c'est pour ça que tu es l'impensable. Tu ne peux pas penser avant.*

Claude : Je ne pense pas avant, mais je suis avant.

Karl : *Non. C'est pourquoi ce qui est avant ne pense pas être avant, il ne pense pas être avant justement parce qu'il est avant.*

Nicole : Il ne le sait pas. Le savoir est déjà après.

Karl : *Tout ce qui est dit ou pas est toujours après. Donc, je ne peux pas me penser « avant ». Je suis toujours avant l'idée. Je ne peux pas « m'avant penser ». Penser est toujours après, c'est une réflexion. Pas de « pré-réflexion ».*

Nicole : Si je dis, « moi l'absolu », c'est trop tard parce qu'il y a eu la reconnaissance. Je ne peux pas le dire.

Karl : *Mais ça ne fait rien. Ce n'est pas grave. Tu l'es de toute façon. Si tu le dis, le penses ou le sais, cela n'a aucune importance. C'est la liberté ou la paix par rapport à la nécessité de le savoir ou de ne pas le savoir.*

André : Que tu le racontes à d'autres ou que tu ronronnes dans ton coin, c'est tout aussi bien.

Karl : C'est différent, mais c'est toujours le même, l'Un. Cela n'ajoute rien à ce que tu es. Tu ne peux ni te perdre ni te gagner.

Claude : Tu es inoxydable.

Karl : Inoxydable. Acier allemand.

Rires.

Claude : C'est pour ça que mon père, mes grands-pères, mes oncles en avaient tant dans leur corps.

Karl : Ceux qui s'aiment s'entretuent. Ça, c'est le vrai amour.

Claude : Quel amour ?

Karl : Je n'en sais rien. L'amour fraternel. C'est ce que veut dire Jésus quand il dit qu'ils sont cinq dans une maison et qu'ils vont s'entretuer. C'est l'amour en soi qui se suicide, qui n'a pas de place dans ce monde. C'est pourquoi il s'y suicide, pour qu'il ne reste plus aucune idée d'amour parmi les hommes, car il n'y aura jamais d'amour entre les hommes. Ça, c'est l'Évangile selon Thomas.

Alain : C'est raide.

Rires .

Karl : Pas de paix, pas de satisfaction dans ce monde parce que l'amour, la paix et tout ce que ça veut dire, c'est toujours avant l'idée d'amour ou de paix. Cela ne connaît pas de définition. Et pourtant, dans le monde, l'amour se définit dans tout et n'importe quoi, bien qu'il ne puisse jamais être défini.

André : Mais si on parle de l'amour, si on écrit à son sujet, ça veut bien dire qu'au commencement, il est là. Dans notre lointain début, il est là.

Christian : Il y a quand même des poètes qui ont chanté l'amour humain en ouvrant une porte transcendante par ce moyen-là. Emile disait ou citait : « Ce n'est pas l'aimée que l'amant aime, c'est le soi en elle et ce n'est pas l'amant que l'aimée aime, mais c'est le Soi en lui ».

Karl : C'est toujours l'amour du Soi. C'est la connaissance du Soi. C'est pourquoi l'amour est la connaissance du Soi, car dans cet amour il n'y a plus d'idée de toi ou de moi. Il n'y a pas non plus de définition de ce qu'est l'amour. Et il n'y a plus le mot « amour ». Ce ne sont que des indications qui n'aboutissent jamais à rien, Dieu merci !

Claude : Ça ne va pas fort.

Alain : Un autre tapis.

Karl : C'est ça la merveille : ce qui EST ne peut jamais être atteint. C'est toujours inaccessible. C'est ça la liberté.

Claude : La seule question qu'il faut poser à son ou à sa partenaire dans l'amour, c'est : « Qu'est-ce que tu faisais avant moi ? » Et la réponse est toujours que ça allait bien mieux.

Karl : Avant, c'est toujours mieux. L'imagination, c'est toujours mieux que la réalité. L'imagination serait-elle le début de toute chose et avec la connaissance du

Soi, y aurait-il davantage de qualité ? C'est le contraire : sortir du paradis, c'est vouloir savoir, c'est le désir de savoir.

André : Vouloir savoir, c'est sortir du paradis ?

Claude : C'est l'arbre de science.

Karl : Oui, sortir, partir. Mais l'absence du désir de savoir, c'est encore plus que l'absence d'un désir. Il y a l'absence d'un désir, puis l'absence de l'absence d'un désir, ce qui constitue la dissolution du désir. C'est un état de non-désir où il n'y a même pas l'idée d'absence de désir. Cela ne peut pas être atteint par un désir, parce que la seule chose que peut atteindre un désir est son absence. Mais l'absence d'un désir est aussi sa présence latente, la possibilité qu'il réapparaisse. Mais ce qu'est l'absence de l'absence n'est jamais impliqué dans le désir ou le non-désir.

Elsa : Est-ce que l'avant peut surgir dans la création ? Dans la peinture, dans la musique ?

Karl : Non.

Elsa : Même pas un tout petit peu ?

Rires.

Claude : Même pas chez Mozart.

Karl : Dans l'art, seule l'absence de l'artiste peut se manifester. Alors, c'est peut-être de l'art, mais cette absence de l'artiste ne peut être ni atteinte ni montrée. Car si on pouvait l'atteindre à un moment donné, elle pourrait être inaccessible à un autre moment, et ce serait une opposition, mais ce que tu es n'a jamais de contraire, jamais d'opposé. Ce doit être ce que tu es en toutes circonstances possibles ou inimaginables, et non pas seulement dans des circonstances particulières. Ce n'est jamais particulier, jamais à part. C'est toujours ou jamais, mais ce n'est pas dans une circonstance particulière de l'art. Le changement se produit seulement quand on sort de la séparation pour entrer dans l'unité. Il y a unité dans l'absence de l'artiste, mais cette unité reste quand même duelle et donc séparée, car elle n'est pas toujours présente.

Claude : L'œuvre d'art tend vers l'harmonie. En tendant vers l'harmonie, elle organise la dualité, les contraires. Mozart disait qu'il cherchait des notes qui s'aimaient. Il fallait bien qu'il ait au moins deux notes. Donc, nous sommes avec l'art dans le monde de la manifestation, et seulement là.

Karl : Même l'unité n'est qu'une image.

André : Ce n'est pas tout à fait ça. Je ne suis pas très satisfait de ce que je viens d'entendre. Elsa, repose ta question, c'est-à-dire si ce début, du début, du début, pouvait être présent dans la création.

Elsa : Oui, émerger, mais ce n'est pas forcément dans une forme.

Karl : Non, ce n'est que dans l'absence de temps que c'est possible. Mais l'absence de temps que tu es, l'absolu, ne peut pas être en opposition avec autre chose et n'a pas besoin de l'absence d'autre chose, parce que c'est toujours ce qui est. C'est la séparation absolue et l'unité absolue, et cela reste toujours absolu. Cela n'a pas besoin de circonstances particulières, par conséquent toute circonstance est naturelle pour ce qui est absolu. Il n'y a pas d'état plus naturel, car l'absolu n'est

plus un état. Et tout ce qui est un état n'est pas l'absolu. Toute idée de circonstances particulières qui montreraient davantage l'absolu demeure un concept. La condition de la nécessité d'une circonstance particulière est introuvable.

Alain : L'art ne peut-il pas être considéré comme un langage différent qui pointerait vers « ici » ?

Nicole : C'est toujours un langage.

Karl : Ou bien tout pointe vers l'Un, ou rien.

Maria : Troisième tapis.

Rires.

André : Je suis d'accord. C'est toute la différence entre une œuvre d'art et une œuvre picturale ou musicale qui ne l'est pas.

Karl : Et comme ça fait une différence, ça ne peut pas être Cela.

André : Ce que je veux dire c'est que certains artistes, qu'ils soient peintres, musiciens ou poètes, donnent le sentiment qu'ils écrivent à l'encre contemporaine, avec les mots d'aujourd'hui, mais que derrière tout ça, il y a quelque chose qui vient du fond des âges, qui est universel, et c'est là que l'on reconnaît véritablement l'œuvre d'art.

Michel : Mais ça reste dans la manifestation...

Maria : ... conceptuel.

André : C'est évident.

Michel : Ça ne porte pas témoignage de l'absolu.

Nicole : Ça ne porte pas témoignage.

André : Pas moins que la fête à Neu-Neu.

Alain : Il a dit : « Soit rien, soit tout ». Mais pas un petit bout. Même si c'est...

Karl : Même le point de vue impersonnel est un point de vue personnel. ... Oui, je suis artiste. J'ai toujours été intéressé par l'art et je m'en suis toujours occupé. L'art est un des plus grands professeurs, mais ces professeurs ne m'ont rien appris.

Yves : C'est ça qu'on cherche, un professeur qui n'apprend rien.

Rires.

Karl : Exactement. Un professeur qui disparaît devant toi. C'est la disparition.

Maria : C'est un professeur merveilleux.

Karl : Oui, c'est le seul qui désapprend, le videur.

André : Les autres sont encombrants, vulgaires.

Karl : Dominants.

Edmond : Je peux dire la même chose. J'ai eu quelques rares professeurs qui ne m'ont rien appris, le seul qui m'ait appris quelque chose, c'est un vieux peintre que j'ai rencontré et qui m'a dit : « Fais tout le contraire de ce qu'on t'a appris ».

Karl : Ça a l'air bien.

Monique : Pierre Bourgeois, un prof de lettres à l'Université, disait qu'être professeur de Faculté, c'est ne pas vouloir se confronter à l'être humain, c'est vouloir les élèves pour soi-même, pas pour les élèves. C'est une fuite.

Karl : C'est dans les Upanisad : tant qu'il y a un professeur, c'est le professeur qui doit apprendre.

Rires.

Maria : Je suis d'accord. Je trouve que j'apprends toujours plus que mes élèves. C'est tout à fait vrai.

Karl : C'est écrit dans les Upanisad, dans les Veda : « Tant qu'il y a un professeur, c'est qu'il a quelque chose à apprendre ». C'est la loi.

Yves : Je pense que ce que voulait dire Elsa, c'était peut-être que devant une œuvre d'art, ou dans la musique, on peut éprouver cet instant de beauté où tout disparaît ; il ne reste que le « Ah ».

Claude : Illusion.

Karl : Ça peut se produire dans n'importe quoi : c'est imprévisible. Ça peut se produire dans tout et rien. Ça peut se produire tout le temps, à tout moment. Cela n'a pas besoin d'une particularité.

Michel : C'est ce que Tony Parsons appelle « le caractère sacré de l'ordinaire ».

Karl : Exactement. Le secret de Polichinelle.

Alain : Nicole témoigne du fait que ça peut se produire dans les toilettes.

Karl : Oui, surtout. Alors ça se produit tout seul.

Rires.

Karl : Dans les ashrams, ce sont surtout les femmes nettoyant les toilettes qui sont illuminées. Elles voient tous les chercheurs qui laissent tomber, et c'est seulement dans les toilettes que ça se relâche naturellement, de soi-même.

Rires.

Yves : C'est le « plouf » ?

Karl : La diarrhée. Les éveillés ont une diarrhée permanente de l'intérieur à l'extérieur. Ce ne sont que des concepts. L'art est un point délicat, car dans l'art, beaucoup de gens qui cherchent y ont la sensation de l'unité, ressentent une réalisation momentanée de l'aspiration. Il y a l'illusion que cela peut s'accomplir, se réaliser, mais ça reste une illusion.

Michel : Parce qu'ils n'ont pas compris que l'ordinaire est sacré, ils ont besoin de l'extraordinaire pour y accéder.

André : Des illusions qui sont quand même bien agréables. Moi, je suis preneur.

Karl : Le sacré n'a rien d'extraordinaire. Il ne serait plus sacré si c'était quelque chose de spécial. Un dieu particulier s'appelle un ego. C'est un dieu qui se positionne en dehors de lui-même comme créateur. (En français) : Le créateur, l'artiste, le grand artiste, mon Dieu.

Anasuya : L'artiste ne peut faire autrement que d'être artiste.

Karl : Magnifique.

Rires.

Claude : C'est toujours un échec. C'est Donatello qui vient de finir son Saint-Georges : Il jette le ciseau par terre, recule, regarde son Saint-Georges et lui dit : « Tu vas parler, nom de Dieu ! »

Karl : Oui, parle maintenant.

Claude : C'est toujours un échec.

André : Il faut dire que la plupart des grands artistes ont eu des vies brèves. Prenons des musiciens, leur vie est brève et difficile : Mozart, Schumann, Chopin...

Claude : Van Gogh. Mais Michel-Ange est mort très vieux.

Karl : Plus tu éclaires, plus tu te consumes vite.

André : Ils sont très conscients de l'illusion de ce qu'ils projettent. En tout cas, on a trouvé à la mort de Beethoven des textes assez extraordinaires.

Claude : Sur sa table de nuit, on a trouvé des phrases d'origine gnostique...

André : ... « Je suis le Tout. Je suis Tout ce qui est ». Ses biographes ont considéré que c'était lamentable parce que toute sa spiritualité se limitait à trois phrases.

Claude : C'est incompréhensible. Eckhart n'a pas été compris. On a placé Maître Eckhart dans les mystiques. Il est tout sauf un mystique. Abd El Kader, l'homme à qui nous, Français, avons pris l'Algérie, il y a 200 ans, nous a fait la guerre pendant 18 ans. Il a, pendant ce temps, été un homme parfaitement éveillé, un gnostique parfait, un *rishi*. Il a écrit des poèmes admirables, remarquablement traduits de l'arabe en français – en français c'est une pure merveille – et il n'a pas du tout été compris non plus. Bien sûr, c'est un poète, mais personne n'a vu que c'était un éveillé, un *rishi*, ni les Français, ni les Algériens, personne !

Monique : C'est un niveau de conscience.

Claude : C'est un niveau de conscience. C'est invisible.

Monique : Celui qui est au-dessus comprend tout, mais celui qui est en dessous ne peut pas comprendre celui qui est au-dessus.

Karl : Heureusement qu'il n'y a ni dessous ni dessus.

Monique : « Oui, mais il y a quand même une conscience qui fait qu'il comprend quelque chose. Je veux dire que, par rapport au commun des mortels, l'éveillé est au-dessus, et celui qui n'est pas éveillé ne peut pas le comprendre tandis que lui, il comprend tout.

Karl : De toutes les manières, il ne le comprendra pas parce qu'il n'y a rien à comprendre.

Rires.

Karl : Le professeur supérieur et le professeur inférieur : Il y a les professeurs d'université et les autres. Heureusement que la conscience ne parle qu'à elle-même, et qu'elle n'est pas obligée de comprendre ce qu'elle se dit. Elle se comprend elle-même et se comprend aussi quand elle ne se comprend pas. C'est magnifique. Elle

s'entretient avec elle-même et se divertit toujours. Ce n'est pas une question de comprendre ou de ne pas comprendre, c'est un divertissement.

Edmond : Moi, je dis : un émerveillement.

Karl : Comme toujours. Si je te demande : « Comment vas-tu ? », tu me répondras : « Comme toujours ». Il n'y a pas de raison particulière. Il faudrait plutôt demander : « Comment va le corps aujourd'hui ? » Lui, par contre, est toujours différent, mais ce que tu es, est toujours pareil. Tu es à la fois ce qui change, ce qui est toujours différent et celui qui est, qui ne connaît pas de changement.

Edmond : Emile parlait souvent du corps en disant que le corps désentravé de la pensée est l'instrument par lequel l'absolu éprouve l'influence de la reconnaissance.

Karl : C'est une reconnaissance infinie de ce qu'est le Soi, par la manifestation, quelle qu'elle soit. (En français) : C'est la réalisation du Soi. C'est la réalisation de ce que tu es, sans début ni fin. C'est l'absence de l'idée de séparation. L'absence de l'idée de séparation est non mentale. Seul le Soi est, manifesté ou non-manifesté, ça ne fait aucune différence.

Claude : A ce moment-là, il ajoutait : « Le corps est la seule chose éternelle ».

Edmond : Corps Lumière.

Karl : Le corps est une expression éternelle de l'expression intemporelle de ce que tu es.

Nicole : Voilà.

Karl : Il n'y a pas de différence.

Claude : Il en est ainsi de tout l'univers.

Karl : C'est valable pour tout ce qui est. Car ce qui est toujours est ce que tu es, même quand tu n'es pas. Seul disparaît : « le mien, ce qui est à moi ». Et rien n'est à moi. Sans « le mien », il n'y a pas « le tien ». Alors, il n'y a plus aucune question. Comme il n'y a ni « mien » ni « ma » question, toute question qui se pose est simplement une manifestation de ce que tu es, qui n'a besoin d'aucune réponse. N'importe quelle idée qui surgit est simplement un aspect absolu de ce qu'est l'absolu. Cela n'a pas besoin d'être annihilé ni de quoi que ce soit. Pour ce que tu es, rien ne doit venir ni partir, parce que tu es tout ce qui est.

On entend les cloches de l'église du village. Les chiens hurlent.

Karl : Ding dong, ding dong...

Claude : Les cloches sont un échec absolu, parce qu'elles font crier les chiens et ne remplissent pas les églises.

Karl : C'est ce qui est merveilleux dans les appels, on appelle beaucoup, mais personne ne répond.

Elsa : Peu d'élus.

Alain : De toute façon, l'église est fermée, sauf à l'heure de la messe.

Karl : Dieu n'a plus de chez soi.

Claude : Il y a un dessin dans un journal américain que j'ai trouvé formidable : le Pape est mort, il monte au ciel, et au ciel, sur le nuage, il y a Dieu sur son trône avec une grande barbe mais il a un turban autour de la tête et il dit au Pape : perdu.

Rires.

Karl : Tu as encore perdu.

Edmond : Et la suite est que le Pape s'est réincarné, puis il revient sur un autre nuage avec la kippa et Dieu lui dit : Tu as encore perdu.

Rires.

Karl : Jamais juste.

Claude : Woody Allen racontait que sa grand-mère avait arrêté de lire la Bible parce que le personnage central lui avait paru peu crédible.

Rires.

Karl : Elle n'a plus cru au rôle principal.

Claude : C'est une vieille juive. Pas crédible. Stupide.

Karl : Stupide ?

Claude : Pas crédible.

Karl : Peu digne de foi. Indéfendable.

Claude : Un enfant de quatre ans ne pourrait pas croire des histoires pareilles que des milliards d'hommes croient.

Karl : C'est fait maison.

Rires.

Karl : Mais tu ne le crois pas ?

Elsa : Actuellement, il y a des chercheurs qui s'intéressent au fonctionnement du cerveau, et en particulier à la manière dont les croyances s'y imprègnent. Ils disent qu'il fonctionne comme le corps par rapport au virus, c'est-à-dire que les religions, par exemple, sont comme une épidémie que le cerveau contracte.

Karl : Oui, c'est l'interrelation de la conscience, l'interaction de la conscience. C'est ce qu'on appelle la conscience du karma, une réaction en chaîne dans la conscience. Une action religieuse importante crée comme un écho qui remplit toute la conscience. C'est pourquoi la conscience est la chose la plus stupide qu'on puisse trouver, parce qu'elle croit tout ce qu'elle fait elle-même.

Michel : La gnose est-elle un vaccin ?

Claude : Docteur ?

Karl : C'est ce qu'on appelle l'accident divin. C'est la guérison accidentelle. Dieu était hypnotisé par son propre mouvement et, par la connaissance de Soi, il s'éveille de l'hypnose dans laquelle il s'était mis lui-même. C'est le serpent, comme on le disait tout à l'heure, qui regarde bouger sa queue et interprète ce mouvement comme celui d'un deuxième serpent. Et dans la compréhension que ce qui bouge n'est pas différent de celui qui perçoit ou que celui qui perçoit et le perçu sont un, dans la disparition de toute idée de séparation, l'hypnose disparaît aussi.

Claude : Où a-t-il trouvé cette image du serpent ?

Karl : C'est le signe gnostique.

Claude : Le serpent qui regarde sa queue en imaginant que c'est un deuxième serpent est une image très forte. On a toujours en tête la corde et le serpent des Hindous.

Karl : Oui, c'est la même chose.

Nicole : Non, là c'est le même.

Claude : Cette image-là est plus forte. Le serpent qui en imagine un deuxième en voyant sa queue, c'est formidable, parce que c'est vraiment ce qui se passe. « Vous étiez Un et maintenant que vous avez fait le deux que ferez-vous ? » Vous étiez un serpent, vous aviez imaginé en regardant votre queue qu'il y avait un deuxième serpent, mais maintenant que ferez-vous ? C'est fort.

Karl : Et dans la connaissance, il redevient à nouveau ce qui est.

Yves : Mais si l'on se mord la queue, ça fait mal.

Nicole : Oui. Oh !... mais c'est moi !

Karl : Au moment où tu mords ta propre queue, tu t'aperçois que tu n'es pas différent de ce que tu connais. Ça, c'est la compassion, la compassion absolue : en touchant quelque chose d'autre, tu reconnais que c'est toi-même que tu touches. C'est la compassion où il n'y a plus celui qui éprouve de la compassion pour un autre. Dans la connaissance de Soi, il ne reste que la compassion. C'est une perpétuelle expérience de Soi : c'est la réalisation...

Michel : Lorsque je sens souffrir celui ou celle que j'aime, je comprends qu'autre que moi n'est pas...

Karl : ... qu'il n'y a qu'une seule perception. C'est ce qu'on appelle l'œil divin. C'est le seul œil qui soit absolu. Ce qu'on aperçoit est toujours différent, mais la perception est toujours ce qui est.

Claude : Comment le serpent, étant Un, a-t-il fait pour croire que sa queue était un deuxième serpent ?

Karl : Par l'éveil naturel et spontané dans le présent. C'est le Soi absolu non manifesté, éveillé dans le « Je », la conscience pure, la lumière, la première expérience d'être. Et de la première expérience découle la deuxième : « Je suis l'être conscient, l'être connaissant » et de l'être connaissant découle l'être ignorant. Il y a la conscience et ce qu'est l'ignorance, la séparation. Mais tout ceci est une trinité...

Claude : Le troisième, c'est la séparation ?

Karl : C'est le monde. Mais c'est déjà la séparation. La sensation d'être signifie déjà la dépendance. Etre conscient signifie déjà être dépendant du conscient et, par conséquent, il n'y a plus de liberté. La conscience comme premier déploiement du Soi en est un miroir, mais le miroir se brise dans le « Je suis », le deuxième déploiement, un espace intemporel, et de cet espace infini se crée l'instant, mais même ce miroir relève déjà de l'hypnose. La première sensation d'être est déjà le premier pas hors de Cela.

Nicole : Trop tard.

Claude : On s'éloigne déjà de la réalité.

Karl : C'est déjà un déploiement. Ce n'est plus Cela. En anglais, on dit « awareness – conscience pure », c'est un état d'éveil. Et l'éveil dépend de l'éveil. Mais ce qui est absolu n'a pas besoin de l'éveil pour être éveillé. (A partir d'ici, Karl parle en anglais). C'est seulement quand la conscience pure se connaît en tant que conscience de Cela que la question « qui suis-je ? » disparaît, et que seul Cela qui est le mystère, qui ne peut pas être touché, qui ne peut pas être connu, qui est absolu, demeure. Et la conscience de Cela est déjà un pas en dehors. Au moment où tu prends la notion d'existence pour réelle, tu es en dehors de Cela. C'est seulement quand la conscience pure se connaît en tant que conscience de Cela qu'il y a cette paix. C'est pour ça qu'être pauvre en esprit, ou être totalement dénué même de l'idée d'existence, est déjà une notion en tant que lumière, une définition, une manifestation de Cela, mais pas Cela qui seul est. Ne pas savoir ce que tu es, ne pas même sentir ce que tu es, car tout ce que tu peux goûter, tu ne l'es pas. Même le premier goût de la conscience pure, quel qu'il soit, n'est pas ce que tu es. Tu es toujours ce qui ne peut pas être goûté, ce qui ne peut pas être connu, ce en quoi il ne peut même pas y avoir de notion d'existence. La première notion d'existence est déjà un reflet.

Claude : Est-ce que ça veut vraiment dire que je suis moi-même lorsque je n'ai aucune conscience de moi ?

Karl : La conscience dépend de toi, mais tu ne dépends pas de la conscience. Tu es absolument indépendant de toute circonstance. La conscience est la définition d'une circonstance d'existence, la connaissance de l'existence. Mais ce qui est le Soi absolu est totalement indépendant de toute connaissance ou non-connaissance.

Alain : Même l'é Un disparaît.

Karl : Même l'idée de Un disparaît.

Nicole : Maharaj disait : « Tout ce qui est perceptible et concevable n'est pas toi ».

Karl : C'est ce que je dis.

Alain : C'est pourquoi l'histoire du serpent devrait être complétée, car quand il mord sa queue il s'empoisonne et disparaît complètement.

Karl : Le serpent est immunisé contre son propre poison. Dans la connaissance de toi-même, tu ne peux pas mourir. La connaissance ne peut jamais faire de toi ce que tu es. Rien ne peut faire de toi ce que tu es, même pas la connaissance de ce que tu es parce qu'il n'y a rien à connaître.

Claude : Quelle est la différence entre l'absolue inconnissance de moi-même et la non-existence ?

Karl : La non-existence est un concept, tout comme l'existence. Ne pas savoir si tu existes ou pas : dans ce mystère total, celui qui sait meurt, et avec sa mort meurt celui qui ne sait pas. Laisse mourir celui qui sait, et celui qui ne sait pas est également parti.

Claude : Mais tu n'as aucune idée de ce que c'est que de vivre dans l'inconnissance absolue.

Karl : Parce que ce n'est jamais une idée.

Claude : Tu ne peux rien en dire. Tu n'en sais rien.

Karl : Mais tu connais cela. Dans le sommeil profond, sais-tu quelque chose ? Dans le sommeil profond, y a-t-il quelqu'un qui sait ou qui ne sait pas ?

Claude : Non.

Karl : Tu vois, tu connais ça très bien.

Claude : Je ne peux rien en dire. Peut-être qu'il se passe des...

Karl : Tu vois, c'est ce que tu peux dire au sujet de toi-même : rien.

Claude : Rien. Je ne peux rien en dire là, mais dans le sommeil profond dont je ne peux rien dire ici, c'est peut-être un autre état dont je ne peux rien dire, qui ne m'est pas accessible ici, mais qui est tout.

Karl : Mais ce que tu es dans le sommeil profond est ici-maintenant. Il porte simplement un manteau et un chapeau. Sans cette conscience pure du sommeil profond, il n'y aurait ni conscience ni manifestation. Sois ce qui est dans le sommeil profond, en ne sachant absolument rien de ce que c'est. Cela n'a besoin d'aucun savoir ni de non-savoir. Car celui qui sait ou ne sait pas se réveille le matin et s'endort le soir, mais ce que tu es dans le sommeil profond n'a pas besoin de celui-là.

Alain : C'est la connaissance absolue à partir de laquelle tu ne peux rien dire du tout.

Karl : On peut en parler à l'infini.

Alain : Oui. Mais ce n'est pas Cela.

Karl : Ça ne fait aucune différence. Tu peux en parler, mais qui s'en soucie ? Celui qui se soucie de ce qu'il sait, ne sait rien.

Elsa : Dans le sommeil profond, le mental ne fonctionne plus, mais le corps fonctionne. Qu'est-ce qui le fait fonctionner ?

Karl : Mais qui regarde le corps à ce moment-là ? Qui se soucie s'il fonctionne ou pas ?

Claude : Il fonctionne automatiquement, sans mental.

Karl : Et alors ? Comme maintenant. Qui s'en soucie ? Qui se soucie si c'est avec ou sans mental ? Tout fonctionne de soi-même et non par la pensée.

Claude : Il y a une différence entre la pensée et la conscience.

Karl : Non.

Claude : La pensée délire.

Karl : Les pensées ou les idées ne sont qu'un aspect de la conscience. Il n'y a pas de penseur, c'est tout. La conscience est le créateur de toutes les pensées qui surviennent. En essence, elles sont la conscience. Il n'y a pas mes idées, mes pensées, il n'y a pas de mental du tout. Il n'y a pas de mental conscient ni inconscient. Il n'y a jamais eu de mental, particulièrement pas de mon mental.

Claude : Okay. Mais la conscience n'est pas le mental.

Karl : Mais la conscience n'est pas différente du mental. Le problème, c'est que tu veux créer un avantage : plus ou moins de conscience. Et celui qui peut avoir un avantage en étant plus conscient a un désavantage absolu en étant dépendant de la conscience.

Claude : Okay.

Karl : Alors, oublie ça. Il n'y a pas plus ou moins de conscience. Une des caractéristiques de la conscience c'est qu'il n'y a pas plus ou moins de conscience. La conscience, dans ce qu'est la manifestation de cet absolu, est tout ce qui est. Elle est un fonctionnement total, mais ce que tu es est là même quand il n'y a pas de conscience. Ce que tu es ne dépend pas de la conscience, mais la conscience dépend de ce qu'est le Soi. C'est pourquoi on dit : tu es ce qu'est la liberté même.

Claude : Qu'est ce que c'est de vivre inconscient de soi-même ?

Karl : Personne ne vit conscient ou inconscient. Il n'y a personne qui vive inconscient ou conscient. Qui se soucie de la conscience ou de l'inconscience ?

Claude : Peux-tu répéter ?

Karl : Qui pourrait avoir un avantage à vivre conscient ? Est-ce que tu penses vraiment que le Soi absolu a un avantage ? Ce serait vraiment un pauvre Soi s'il dépendait d'une vie qui soit consciente. Tu limites l'absolu.

Claude : Bonne réponse.

(Rires)

Claude : Je ne crois rien. J'essaie de comprendre.

Karl : C'est plutôt difficile. Tu as ma totale compassion. ... Le désir de comprendre, c'est l'enfer. Cela implique que tu ne comprends pas. Mais comment le Soi pourrait-il ne pas comprendre le Soi ? Impossible. Il se comprend lui-même dans la compréhension et la non-compréhension. Il n'a jamais besoin d'une circonstance spéciale de compréhension pour être ce qu'est le Soi. Quelle idée ! Je dirais : essaie encore plus fort, mais ça ne fait aucune différence, parce que tu ne peux pas ne pas essayer. Même essayer de ne pas essayer rend la chose encore plus difficile. Il n'y a pas moyen de s'en sortir.

Elsa : Les femmes ont-elles plus de chances ?

Rires.

Karl : Tant que tu as un espoir, tu es en enfer. En allemand, « être dans un bon espoir » signifie être enceinte. Tu es enceinte de l'idée que tu pourras un jour te connaître. Tu te balades enceinte. C'est très prenant : « Si seulement je pouvais me connaître un jour, je serais plus que ce que je suis ».

Simone : Tu es enceinte, mais tu n'accouches jamais.

Karl : Il n'y a pas de délivrance, pas d'accouchement.

Simone : Oui, c'est ça.

Karl : C'est comme essayer de comprendre. Tu es enceinte, mais il n'y a pas de mise au monde, car tu n'es pas ce que tu es par la compréhension.

Simone : Exactement.

Karl : Et la compréhension qui vient s'en ira, c'est sûr. On ne peut parler que de cette compréhension qui est ta nature, qui jamais ne part ni ne vient, en étant Cela qui est absolu. Et être Cela, c'est la compréhension absolue sans celui qui comprend

ou ne comprend pas. Désignant Alain dont le pied de la chaise est au bord de la marche : Mais il est au bord...

Rires

Alain : Mais il voit tout !

Karl : Je ne te le fais pas dire... Je suis l'espace...

(traduction réalisée par Anasuya, Maria et Alain)

à suivre



Pour Metanoïa

Ce n'est pas la forme de la personne qui peut vous apporter la lumière, c'est quelque chose d'autre qui se trouve au fond de votre propre Cœur.

David : [...] Quelle est la différence entre l'illumination et l'état au-delà, que vous nommez *sahaja stithi* ?

Papaji : « Illumination » est associée au mot « lumineux », qui est le contraire d'« obscur ». Elle est considérée comme la lumière qui chasse l'obscurité. Lorsqu'un homme pense être dans une obscurité spirituelle, il recherche la lumière qui la chassera. Il médite, psalmodie le nom de Dieu et accomplit des *tapas* jusqu'à ce que l'état d'illumination finisse par lui être révélé. Avant, il était dans l'obscurité, maintenant, grâce à ses efforts, il a trouvé la lumière qui a chassé cette obscurité.

Avant d'atteindre l'état d'illumination, il était dans un état d'ignorance. Ce qui signifie que l'illumination est venue ultérieurement et qu'elle n'était pas présente auparavant. S'il en est ainsi, elle s'inscrit dans le temps, et tout ce qui s'inscrit dans le temps n'est pas permanent. A un moment quelconque du futur, elle disparaîtra. Cet état qui se conquiert par l'effort disparaîtra tôt ou tard. Ce n'est pas l'état naturel, ou *sahaja*, qui est toujours présent et qui ne nécessite aucun effort pour se révéler. Voilà la différence entre les deux. L'un s'atteint dans le temps, par l'effort et n'est pas permanent, l'autre est toujours présent, naturellement, sans effort.

Chacun est dans cet état naturel, qu'il en soit conscient ou pas. Cet état est toujours présent. Seule l'arrogance empêche d'en être conscient. Tout le monde pense : « J'ai fait ceci », « Je dois faire cela », « C'est à moi », « C'est à lui ». Revendiquer la propriété de choses qui ne vous appartiennent pas, c'est de l'arrogance ; assumer la responsabilité de ce que vous n'avez pas fait, c'est de l'arrogance. L'homme qui est en *sahaja stithi* ne vit ni ne se comporte ainsi. Il

sait que tout se déroule naturellement de soi-même. Il ne revendique rien comme lui appartenant, pas même ses pensées.

Les yeux m'aident à lire et la langue à parler. Les mots que je prononce sortent de la bouche, mais la langue elle-même ne parle pas. Finalement, d'où ces mots proviennent-ils ? Personne ne pense à la réponse à cette question. Lorsqu'un cadavre a les yeux ouverts, il ne peut pas lire ni parler. Alors, qui ou qu'est-ce qui est responsable de l'envoi de la lumière dans les yeux, pour qu'ils voient, et du son qui devient parole ? Revenez en arrière et voyez la source d'où tout surgit. Quand vous la connaîtrez, vous connaîtrez ce qu'est ce *sahaja stithi*. Tout le reste est ego. Lorsque vous avez cette impression : « Je regarde » ou : « Je sens » ou encore : « Je me comporte », le mental est présent, l'ego est présent et l'état naturel est recouvert. Tout, y compris la totalité de cet univers, surgit de cette source. Lorsque vous la connaissez en étant cette source même, alors, et seulement alors, pouvez-vous dire que vous êtes en *sahaja stithi*.

David : Vous avez conseillé à ce couple d'aller de l'état d'illumination à celui de *sahaja*. Comment est-il possible d'aller de celui-là à celui-ci ? Cela se passe-t-il automatiquement ? Cela survient-il dans tous les cas, dans la plupart des cas, ou seulement dans peu de cas ? Si c'est seulement dans quelques cas, qu'est-ce qui retient les autres personnes d'avancer vers l'état ultime ? Si cela ne peut pas s'atteindre par l'effort ni la pratique, peut-on y parvenir simplement en assistant au *satsang* ?

Papaji : Cela ne peut pas s'atteindre par un effort ou une pratique quelconque ni simplement en assistant au *satsang*. Beaucoup de gens participent à ce *satsang*, certains pendant des années. Mais parmi ces personnes, qui peut se lever et déclarer honnêtement : « Je suis en *sahaja stithi* » ?

Sahaja stithi ne peut jamais venir d'un effort ou d'une pratique. Il ne peut pas s'atteindre, car il est toujours présent. Jamais il ne vient ni ne s'en va. Si vous restez simplement tranquille et laissez les choses venir d'elles-mêmes, vous découvrirez que c'est cela qui est toujours présent. Vous n'en êtes jamais éloigné ni séparé.

Tout ce qui s'accomplit est accompli par la Puissance suprême qui fait se mouvoir toutes choses. Sans elle, je ne pourrais même pas lever la main. Les problèmes commencent lorsque vous pensez : « Je suis en train de lever la main ». N'amenez surtout pas cette idée égotiste. Laissez cette Puissance suprême prendre en charge toutes vos actions et ayez conscience que c'est elle seule qui les accomplit. N'ayez jamais l'idée que rien ne peut arriver à moins que vous n'en décidiez ainsi. C'est le genre de relation que vous devez avoir avec cette Puissance suprême qui est toujours présente. Prosternez-vous devant elle, car elle est suprême. Sans elle, le soleil ne pourrait pas se lever le matin, ni la lune la nuit. Sans elle, rien ne peut fonctionner, mais personne n'en a conscience.

David : Vous dites parfois que l'état de l'illumination est un diamant qui doit être surveillé, protégé et non jeté. Il semble que le diamant de

l'illumination peut être jeté, mais que *sahaja stithi* ne peut jamais être perdu ni abandonné. Est-ce correct ? Lorsque le mental et le soi individuel ont cessé de fonctionner dans l'état d'illumination, qui demeure présent pour surveiller l'expérience ou la rejeter ?

Papaji : Vous ne pouvez ni préserver ni rejeter *sahaja stithi* parce qu'il ne vous appartient pas. Il n'est pas le vôtre que vous puissiez le perdre ou vous en débarrasser. Rien ne vous appartient. Lorsque rien ne vous appartient, vous n'avez rien à perdre ni à jeter.

Si quelque chose vient à vous, vous pouvez le garder, mais ne pensez pas que cela vous appartienne. Et quand cela s'en va, ne vous lamentez pas. Quelque chose de beau peut venir et partir, mais s'il n'y a pas l'idée de possession ou d'attachement, ni sa venue ni son départ n'aura pour vous de l'importance. En *sahaja stithi*, rien n'est revendiqué ni rejeté. Parce que ces notions ne sont pas présentes, il n'y a jamais d'impression de gain ou de perte. C'est l'ego qui tient les comptes de ce qui est gagné et de ce qui est perdu.

N'ayez pas de pensée de gain ni de perte ; n'ayez pas de pensée de possession ; n'ayez aucune notion de temps. Lorsque toutes ces pensées ont disparu, c'est *sahaja stithi*.

David : Les mots suivants viennent d'un verset du *Tripura Rahasya*. Avez-vous quelques commentaires à faire à leur sujet ?

Pour celui dont le mental est encombré de denses *vasana* accumulées au cours des incarnations passées, un aperçu de *jnana* ne suffit pas pour que son ignorance profondément enracinée soit vaincue. Une telle personne est obligée de pratiquer le *samadhi* lors de naissances successives pour atteindre une réalisation véritable et définitive.

Papaji : Le mental d'un homme affairé sera encombré de pensées. Toutefois, il pourra lui arriver de faire l'expérience d'un petit espace entre la fin d'une pensée et le début de la suivante. Lorsque cet aperçu surviendra, il l'attirera et lui montrera le bonheur. Mais il restera fugace, car les *vasana* trouveront vite une autre manière d'attirer son attention et d'éveiller son intérêt.

Deux *vasana* ne peuvent pas se manifester en même temps, mais seulement en série, l'une après l'autre. Vous pouvez penser au *satsang* ou à Londres, ou bien osciller entre les deux, mais vous ne pouvez pas penser aux deux endroits simultanément. Avant que la deuxième pensée ne succède à la première, il y a le temps d'un intervalle ou espace. N'importe qui peut le sentir ou en avoir conscience s'il le recherche au lieu de suivre simplement le cours des pensées. Avoir conscience de cet espace lorsqu'il est présent vous procure un sentiment de bonheur, car sa nature est le bonheur même. En fin de compte, toutes formes de bonheur peuvent être imputées au sentiment vécu dans cet espace entre les pensées.

C'est ainsi que cela fonctionne. Disons que vous êtes un jeune homme attiré par une jeune fille. Votre mental souffre, car vous n'êtes pas parvenu à satisfaire votre désir. Vous avez ensuite un autre désir : vous voulez l'épouser et vivre avec elle dans un appartement. Comme vous n'en possédez aucun, vous empruntez suffisamment d'argent à la banque ou à vos amis pour prendre possession de celui que vous convoitez. Puis, subitement, la jeune fille accepte de se marier et d'emménager avec vous dans l'appartement. Lorsque cela se produit, vous êtes tout à coup dans un état de bonheur. D'où ce bonheur a-t-il surgi ? Pourquoi est-il ressenti à ce moment précis et non avant ? Personne n'examine cette question de près ni ne trouve la bonne réponse.

Avant, votre mental était plein de désirs : celui d'un appartement et celui d'être avec cette jeune fille particulière. Ces pensées occupaient constamment votre esprit. Mais lorsque vous avez obtenu l'appartement et la jeune fille, les désirs sont retombés, car ils ont été tout d'un coup satisfaits. Les désirs sont des pensées et leur absence vous apporte la paix et le bonheur. En réalité, c'est l'absence de désirs et de pensées qui vous procure le bonheur et non la présence de la jeune fille et de l'appartement. Qu'y a-t-il dans les briques et le ciment qui puisse vous rendre subitement heureux ? Absolument rien. Le bonheur est venu parce que, tout à coup, vous êtes libre de notions, de désirs et de pensées. Quand vous connaissez ce secret, vous pouvez être heureux à tout moment, quelles que soient les circonstances.

En ce moment, vous êtes assis dans cette salle. Quatre murs et un plafond enferment un espace vide. C'est le vide de l'espace que nous apprécions et non le ciment des murs et du plafond. Nous ne vivons pas dans ces derniers, mais dans le vide à l'intérieur.

Lorsque vous comprenez cela, vous n'avez besoin de rien d'autre pour être heureux.

Un homme peut souffrir une journée entière dans l'état de veille, mais quand il s'endort, il est heureux et satisfait parce que l'objet de sa souffrance et les pensées qui l'agitaient à ce sujet ne sont plus là. C'est une équation tout à fait simple : pas de pensées plus pas de désirs égalent le bonheur.

Lorsque votre père vient de mourir, vous pleurez et vous vous lamentez pendant vos heures de veille. Pourquoi ne le pleurez-vous pas quand vous dormez ? Parce qu'à ce moment-là, vous ne pensez plus à lui ni à votre attachement. S'il existe un secret du bonheur perpétuel, c'est d'apprendre à dormir tandis que vous êtes réveillé. Il ne s'agit pas du sommeil dans lequel sombrent ceux qui s'ennuient en m'écoutant parler dans le *satsang*, mais d'une autre sorte de sommeil durant lequel toutes les activités peuvent quand même se poursuivre.

Peu importe si les gens dorment pendant le *satsang*. La même chose se produisait à Ramanashram, lorsque j'étais auprès de Maharshi. Un de mes amis, nommé Krishna, s'endormit un jour dans le hall, à neuf heures du matin. Nous avons conduit toute la nuit depuis Bangalore et, la veille, il avait travaillé toute la journée dans sa filature de coton. Lorsqu'il commença à ronfler, les gens autour de lui se mirent à rire, même le Maharshi qui

s'exclama : « Quelle est cette nouvelle forme de *samadhi* ? »

Maintenant, où en étais-je ? (*relisant une partie du verset*) « Une telle personne est obligée de pratiquer le *samadhi* lors de naissances successives pour atteindre une réalisation véritable et définitive. »

Voici ce que disent toutes les Ecritures : si un homme n'a pas terminé sa tâche dans cette vie, il doit se réincarner dans des circonstances plus favorables afin de pouvoir compléter son travail ou satisfaire ses désirs. Je ne crois plus à ça. Je ne l'accepte pas. La naissance, la mort et la réincarnation ne sont que des idées créées par le mental. L'asservissement et la libération ne sont que des idées que vous fabriquez pour vous tenir occupé. Débarrassez-vous de l'idée que la naissance, la mort, la réincarnation, l'asservissement et la libération sont réels. Ils ne le sont pas. Ils ne sont que des idées, rien d'autre. Il n'existe ni dieux, ni démons, ni paradis. Personne n'existe ; rien n'existe. C'est la vérité. Le mental peut penser à tellement de choses. Pourquoi ne peut-il penser plutôt à cette vérité fondamentale ? Rien n'a jamais existé. Cela, en fin de compte, est la seule vérité. Tout ce que vous lisez d'autre dans les Ecritures vient d'une perspective différente, relative, présumant de la réalité d'idées comme la naissance, la mort, l'asservissement et ainsi de suite. Je vais vous dire la vérité toute nue : il n'y a ni naissance, ni mort, ni créateur, ni Création. C'est maintenant ma conviction, mon expérience.

[...] **David** : [...] J'ai entendu dire que si un disciple éprouve un amour immense pour son Guru et si son désir d'être de nouveau avec lui est impérieux, cet amour et ce désir le forceront alors à se réincarner pour que le disciple puisse être avec lui. Est-ce possible ? La force de l'amour d'un disciple peut-elle obliger même un Guru éveillé à se réincarner ?

Papaji : Je ne suis pas d'accord avec ça. C'est absolument impossible.

Le vrai Guru est celui qui montre la lumière à ses disciples. Il prodigue lumière, sagesse et paix, même si les disciples ne les réclament pas. Les autres soi-disant gurus sont soit des prestidigitateurs soit des marchands de spiritualité. Les grands ashrams que ces gens construisent autour d'eux ne sont que des manifestations des désirs incontrôlés qui tourbillonnent en eux. Comment de telles personnes peuvent-elles faire du bien aux autres ?

La force de l'amour d'un disciple contraint un Guru à lui accorder sa grâce ici et maintenant, dans cette vie-ci. Lorsque l'amour est réellement présent, il n'est pas nécessaire d'attendre une vie future. Cela se passe instantanément.

David : Je ne pense pas que vous allez vous réincarner. Lorsque cette forme que nous nommons « Papaji » cessera de vivre, je pense que vous demeurerez éternellement comme vous êtes maintenant : le Soi sans forme dans le Cœur de tous les êtres.

Papaji : Ce qui meurt n'est pas éternel. Toute forme qui naît doit mourir, mais l'essence sous-jacente n'a pas de forme et elle ne meurt jamais. Lorsque

vous vous attachez à une forme, vous commettez une grosse erreur. Même s'attacher à la forme du Guru est une erreur. Ce n'est pas la forme de la personne qui peut vous apporter la lumière, c'est quelque chose d'autre qui se trouve au fond de votre propre Cœur. C'est cela votre Guru. Ce Guru demeure dans le Cœur de tous les êtres, non seulement des êtres humains, mais aussi des animaux, des oiseaux, des arbres et des plantes. Quand vous verrez votre propre essence, quand vous aurez cette expérience directe, vous verrez que chaque plante, chaque animal, est votre propre Soi. Ils se mettront tous à vous parler. Voilà le Soi sans forme dans le Cœur de tous les êtres.

Compilation d'extraits de *Il ne s'est jamais rien passé*, traduction française du dernier chapitre de la biographie de H. W. L. Poonja, *Nothing ever happened*, rédigée par David Godman.

Traduit par Anasuya.

A paraître aux éditions Accarias L'Originel en novembre 2004.

BRAHMAN



Parambrahman, Brahman, Akhileshwar, Satyapurusha, etc... : les Noms de Dieu s'égrènent à l'infini mais Dieu est Un. Et c'est Lui que symbolise la syllabe sacrée "OM".

Brahman est Celui qui est, et Il précède la création. Lui seul subsiste après la grande dissolution ("*mahapralaya*"). Et comme la goutte d'eau se fond dans la mer, Il est celui en qui, après la fin du monde, doit se résorber toute la création.

Il n'est rien qui transcende *Brahman* et *Brahman* est plus grand que l'univers qu'Il a créé. La création ne l'a en rien diminué. Il est éternellement immuable et c'est ainsi que le chante le tout premier verset de l'*Iso Upanishad* :

"Brahman demeure tel qu'Il est dans sa totalité et sans aucune altération, bien qu'Il ait créé un univers infiniment riche de multiples éléments, qui en apparence se suffisent à eux-mêmes."

Brahman est donc la cause première et la cause dernière de tout ce qui est. Son énergie cosmique pénètre toute chose, de la plus subtile à la plus grossière. Les hommes et les animaux, les plantes et les minéraux, les créatures microscopiques et les atomes, toute forme de vie est imprégnée de cette énergie.

Brahman, en tant que tel, est une réalité indescriptible, imperceptible et incompréhensible. On l'invoque souvent par cette prière :

"Je te salue, Être Suprême, loué par Brahmâ, Varuna, Indra et les Maruts, chanté par les Védas et les Upanishads, invoqué par les yogis, dans leur méditation profonde. Toi qui restes incompréhensible même aux déités."

Brahman est non né. Il est indivisible et impérissable. Il n'a ni commencement, ni milieu, ni fin. Il transcende le temps et l'espace, comme Il transcende les contraires tels le chaud et le froid, le bien et le mal, le beau et le laid et toutes les catégories qui troublent l'esprit de l'homme dans le monde relatif de l'existence.

Brahman est l'Absolu. Il est *Satchitananda*, c'est-à-dire à la fois Être, Conscience et Béatitude. En réalité Lui seul sait ce qu'Il est ou qui Il est. Rien ne peut se mouvoir ou exister en dehors de Lui. Les planètes gravitent dans l'espace, les étoiles brillent, les ruisseaux serpentent et murmurent, l'océan flue et reflue, les montagnes s'élancent et dominent tout de leurs regards, les atomes s'agglomèrent et se désagrègent selon Sa volonté.

Brahman est masculin et Il est féminin et Il n'est ni masculin ni féminin, car Il est au-delà. On dit qu'Il est ceci ou cela. On dit qu'Il n'est ni ceci ni cela. En vérité, Il pénètre et dépasse et ceci et cela. Il est l'Esprit et Il est la matière. De même que l'araignée secrète son propre fil pour tisser sa toile, *Brahman* tisse la merveilleuse toile de l'univers à partir de Lui-même :

“ De même que l'araignée secrète et résorbe son fil... ainsi de l'Immuable émane l'univers où nous sommes.”

(*Mundaka Upanishad* I, 1, 7)

Miracles et désastres se produisent selon la volonté de *Brahman*. Les secousses sismiques font trembler la terre selon la volonté de *Brahman*. Les volcans bouillonnent et entrent en éruption selon la volonté de *Brahman*. Les tempêtes se déchaînent et les vers luisent selon la volonté de *Brahman*. Les rivières débordent et inondent de vastes régions selon la volonté de *Brahman*. Les virus se propagent selon la volonté de *Brahman*. La voûte étoilée scintille à nous émerveiller selon la volonté de *Brahman*.

Pour l'Hindouisme, toute la création est le jeu, la “*lîlâ*” de *Brahman*. En d'autres termes c'est un sport, un amusement, un caprice, une fantaisie, un spectacle, un rêve ou une illusion. Ce qui paraît être un processus sans fin se déroulant sur des millions et des millions d'années, n'est rien d'autre qu'un phénomène évanescent, un événement passager pour *Brahman*.

On ne peut véritablement connaître *Brahman* par l'intermédiaire des sens. Vouloir Le décrire revient à vouloir définir l'indéfinissable, contenir ce qui englobe tout, ou circonscrire ce qui entoure toute chose. Même le plus grand sage se perd dans la contemplation de *Brahman*. Comme Bouddha il accède au Nirvâna et lorsqu'on lui demande de l'expliquer ou de la décrire, c'est par le silence qu'il répond... l'imposant silence d'or de *Sat Chit Ananda*.

Dorgesh Ramsewak
Lumière de Dieu
(trad. Yves Moatty)

Brahmâ : Le dieu créateur, première personne de la Trinité hindoue.

Brahman : L'Absolu, l'Un, à la fois qualifié et non qualifié, avec forme et sans forme, qui demeure en chaque être.

Indra : Dieu du firmament, du paradis, de la foudre et de la pluie.

Lîlâ : Amusement, jeu. La création considérée comme le jeu de Dieu.

Mahapralaya : Dissolution de l'univers à la fin du monde.

Maruts : Compagnons d'Indra. Dieux des vents, des pluies et des cyclones.

Nirvana : Extinction de l'ego. Libération suprême.

OM : Le Son originel, le Verbe créateur, symbole de l'Absolu.

Parambrahman : Le Brahman suprême.

Sat chit Ananda : Être Conscience Béatitude, attributs de l'Être cosmique suprême.

Upanishad : Texte sacré, achèvement du Vêda.

Varuna : Divinité présidant aux relations entre les hommes et les dieux. Dieu de la loi, de la justice et de la mort.

Veda : La Connaissance. Les quatre principaux livres sacrés dans l'Hindouisme.

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

DEUX VOIES DIVERGENTES

S'il fallait établir une ligne de démarcation entre l'enseignement de la plupart des religions et celui de la métaphysique, nous dirions que le dualisme caractérise le premier alors que l'advaita, ou la non-dualité, est le propre du second. La différence entre les deux orientations est capitale. Le dualisme maintient et développe l'individu en tant qu'entité particulière, et lui assure une survie éternelle et séparée. Le Christianisme, par sa doctrine du rachat de tous les hommes et de chaque homme en particulier par le sang du Christ, contribue à accentuer fortement le dualisme. On peut l'appeler la religion de l'ego, car le médiateur divin s'offre en victime expiatoire pour assurer à l'ego une survie éternelle. Le caractère éternel étant propre au divin, on peut prétendre que les egos, devenus idoles immortelles, constituent le grand panthéon du polythéisme. Mais ce panthéon des individus est étrange. Il ne contient pour l'heure, à de rarissimes exceptions près, que des âmes. Cette situation, pour les platoniciens, idolâtres de l'âme humaine, était confortable. Ne voulaient-ils pas que l'âme soit indépendante du corps mortel puisqu'elle préexistait à sa naissance et subsistait après sa mort ? Mais les chrétiens, adorateurs de l'homme en tant qu'idole immortelle, voulurent que l'âme naisse avec le corps et ne le quitte à la mort que jusqu'au dernier jugement, la résurrection des corps devant permettre de nouveau la réunion de l'âme au corps dans une même immortalité. Le compromis était trouvé entre ceux qui ne voulaient pas de séparation entre l'âme et le corps et ceux qui, prenant leurs désirs pour des réalités, exigeaient l'immortalité de l'âme. La cote mal taillée laissait subsister le dualisme. On peut même dire que celui-ci sortait de l'épreuve consolidé.

Les doctrines qui veulent sauver l'individu dans le temps et dans l'éternité ne font en définitive que cultiver l'ego. Affirmé dans l'action (apostolat, missions, œuvres charitables, etc...), il l'est aussi dans le non-vécu, qui est souvent synonyme de vertu, car les privations trouvent également leur récompense dans l'au-delà. Lorsque l'individu demeure dans le domaine de sa fonction naturelle, il n'enfreint pas l'ordre et l'harmonie cosmiques. Comme les plantes et les animaux, il obéit au déroulement des lois naturelles. C'est seulement lorsqu'il outrepassé ses attributions qu'il devient usurpateur et justifie son appellation : ego. L'imposture est surtout flagrante et dégradante lorsque l'ego prétend par ses propres moyens connaître la Vérité. En somme, il joue sur l'ambiguïté qu'il veut absolument laisser subsister en omettant, dans le processus de la réalisation, de préciser QUI réalise, autrement dit: qui conduit qui.

Conforter l'ego, favoriser son affirmation, vouloir assurer son immortalité, c'est enfermer définitivement le rêveur dans son rêve. En effet le rêve n'est pas dissipé dans le futur, car, prenant appui sur le passé, il se projette dans le devenir. Les projections constituent le véritable travail de sape auquel se livre l'ego contre la Vérité qui s'efface ; elles favorisent les concepts de progrès, à tous les niveaux – celui de progrès scientifique a de plus en plus d'idoles.

Les religions dualistes veulent sauver l'ego, tandis que la connaissance métaphysique nous montre son caractère illusoire en le caractérisant comme un mirage du Soi.

Les deux conceptions sont antinomiques et sans commune mesure. Elles engendrent deux types d'hommes qui parlent entre eux un dialogue de sourds. Mais comme le type dualiste est celui que le judéo-christianisme, le platonisme et le néo-platonisme ont cultivé et immortalisé, il s'en suit que l'autre, non-dualiste, s'est vu refuser le droit de cité, excommunier, condamner

à l'emprisonnement et au bûcher. Cet ostracisme n'est pas le propre du christianisme, il a sévi chez les juifs, dans l'Islam, etc. ...

Celui qui s'obstine dans la voie dualiste en affirmant son ego, est l'homme partagé de l'Evangile selon Thomas. Jésus dit de celui qui est partagé qu'il est rempli de ténèbres(1). Par contre, de celui qui est désert (vide), il dit qu'il est rempli de lumière (2) et qu'il illumine le monde entier (3).

LA FORFAITURE

Lorsque Jésus dit des pharisiens et des scribes : « ils ont pris les clefs de la Connaissance et ils les ont cachées. Non seulement ils ne sont pas entrés, mais encore ils n'ont pas laissé entrer ceux qui voulaient, » (4) il entend stigmatiser ce détournement fondamental, cette malversation foncière, cette usurpation radicale du véritable enseignement initiatique au profit de l'ego individuel et collectif. Passe encore que les « faussaires » s'excluent eux-mêmes mais ils privent les autres de l'Eveil : « Ils ressemblent à un chien dormant dans la mangeoire des bœufs, car il ne mange ni ne laisse les bœufs manger ». (5)

L'inversion capitale que Jésus caractérise est justement celle qui consiste à rejeter l'invitation du retour à l'Un qu'il nous enseigne pour tenter de donner droit aux revendications humaines, individuelles ou collectives, religieuses et raciales ; c'est commettre le péché métaphysique, puisque c'est demander au relatif d'infléchir l'Absolu, à l'illusoire de se substituer à la Réalité.

Voulant nous faire mesurer la gravité de la forfaiture, Jésus revient inlassablement sur cette distorsion du départ : « Montre-moi la pierre que les bâtisseurs ont rejetée : c'est elle la pierre d'angle ». (6) « Un cep de vigne a été planté en dehors du Père et, comme il n'est pas fort, il sera extirpé par sa racine et il périra ». (7) « Vous avez rejeté Celui qui est vivant devant vous et vous avez parlé des morts ». (8)

Nous le savons aujourd'hui, ses objurgations sont restées vaines. Le rêve a prévalu sur la Réalité, l'aberration sur la Vérité, à tel point que nous ne pouvons, dans notre culture moderne tout entière orientée vers le règne de la quantité, imaginer quel sera le type d'homme de l'ère nouvelle. Le caractère illusoire de l'ego ayant été dûment repéré, établi et analysé, cet homme nouveau trouvera son identité, non plus dans l'affirmation individuelle, mais dans la prise de conscience que la Réalité constitue sa vraie nature, et qu'en dehors d'elle sa vie est sans fondement, dépourvue de sens et stérile.

Il devient dès lors évident que la communication entre non-dualistes et dualistes est impossible. L'échelle des valeurs étant inversée, il en résulte un constant quiproquo. Chercher le dialogue, c'est aller au devant d'inévitables malentendus. Il s'établit par contre naturellement lorsque les épreuves répétées de la vie, correctement appréhendées et vécues, ont commencé d'ébranler l'ego et de l'user. Ce sont elles qui nous amènent à refuser les consolations au rabais et à nous en remettre à Celui qui détient les clefs.

Emile Gillibert

Notes : 1. log. 61.18
2. log. 61. 15-16.
3. log. 24.8
4. log. 39 ; Mt 23.13 ; Lc 11.52-54.

5. log. 102
6. log. 66.
7. log. 40.
8. log. 52.



Le Temps

Le temps n'existe pas. Chaque matin au réveil me vient le « je », la conscience d'exister et aussitôt elle fabrique le temps. Celle qui voit surgir cette conscience est l'unique réalité. Elle est là, présence pure permanente, sans mots. Elle regarde l'arrivée du peloton des mots : les uns après les autres ils foncent essayant de captiver l'attention de la spectatrice solitaire. En vain, je connais leur palmarès : désir, peur, envie, colère, plaisir, souffrance, voilent leurs victoires d'étapes éphémères.

J'ai arrêté le chronomètre du rêve, plus d'heure, plus de journées, de mois ni d'années. Ce n'étaient que des conventions destinées à mesurer le passage de ce corps, des idées transmises de générations en générations. Je ne suis plus la victime du temps. Je n'ai pas changé. Je suis toujours le même : celui qui par le corps de l'enfant a découvert qu'il était. J'étais déjà présence pure avant cette découverte. J'étais déjà là avant la création de l'univers et j'y serais encore après sa dissolution. C'est totalement incompréhensible pour la pensée qui ne fonctionne que par le temps. Elle est sans cesse dans le passé ou l'avenir, à ruminer les vieilles histoires et à échafauder d'utopiques projets. La pensée ne peut accéder au présent. Le présent est immobile, il est le repos parfait alors que le mental n'est que mouvement, va et vient incessant ; c'est un tremblement continu qui, à son paroxysme se transforme en maladie d'Alzheimer.

Dès qu'elle apparaît la conscience se met en mouvement. Elle s'identifie à la forme et aussitôt elle est en état de manque. Il lui faut ceci ou cela pour satisfaire son seul objectif : CONTINUER, PERDURER. Elle se sait en sursis et fait tout pour se prolonger. C'est vrai pour les animaux mais chez eux l'instinct maintient une belle harmonie. Chez les hommes il n'y a pas de limite à la démesure de ce grand désir de durer. Tous les moyens sont bons : Résultats : paranoïa à tous les niveaux et particulièrement chez leurs chefs. Aujourd'hui cette folie s'accélère ; le temps est passé à la vitesse supérieure avec la mondialisation. Il n'est que d'ouvrir les yeux pour s'en convaincre. La démesure devient la règle, l'aliénation a gagné la planète entière.

Quant à moi je reste tranquille. Avec intérêt, j'assiste au spectacle. Je ne me lamente pas de ce qui fait le désespoir des hommes et je ne me réjouis pas non plus de ce qui fait leur bonheur. J'écoute la cacophonie générale sachant qu'elle fait partie de mon programme, sachant que l'unique bénéficiaire c'est MOI L'ABSOLU. Je veux cette folie, j'en suis l'auteur et je l'aime car elle est le garant de son corollaire, ma propre révélation. Grâce aux modulations du temps que j'opère, je me reconnais à l'heure actuelle mieux que je ne l'ai jamais fais.



TOUT EST PARFAIT

Edmond

Pourquoi les gens ne s'habillent-ils pas uniquement par nécessité, pour se protéger du froid, de la chaleur, de la pluie, du vent ou des buissons épineux que l'on rencontre en chemin ?

Pourquoi ne pas s'accepter tel qu'on est ?

Pourquoi ne pas se montrer tel qu'on est ? Au propre comme au figuré.

Pourquoi détourner le regard vers un bijou ?

Pourquoi cacher une pâleur ou des rides par un maquillage ?

Pourquoi porter un vêtement imposant, si ce n'est pour se donner une importance qu'on n'a pas ?

Pourquoi se donner une importance, si ce n'est parce qu'on a peur d'être dominé par l'autre... peur de souffrir, peur de mourir...

La vie est dominée par la peur de mourir.

Mais QUI a peur ?

Mais qu'est-ce que la vie, si ce n'est la mort de l'instant passé pour celui du présent ? La vie n'est pas statique, elle est mouvement, changement.

Chaque instant

Est unique.

C'est cela

Qui est magnifique.

Il faut en rester conscient.

Et pour savourer ce mouvement

Rien de tel qu'un peu de recul.

de repos.

Et, qui sait,

Un retour à l'inconnaissance.



Léon
5.03.03

La Coupe Débordante

Parfois un éclair de bonheur, un instant de joie ou une lumière intense doit être exprimée quand la coupe déborde.

L'unique s'adresse alors à Jacques, Jean, Jérôme, Judas ou Jules dont la plume condensera sur un bout de papier des paroles d'éternité.

Le texte, signé de son pseudonyme, paraîtra par les bons soins de Monique, dans un cahier.

Finalement à la lecture de cette vérité, je m'y retrouve si bien que j'en suis ébranlé : oui, c'est bien la même source qui en est l'origine.

N'est-ce pas étonnant que chaque fois cette expérience est unique ?... Comme si c'était (et c'est !) la première fois. Et également la dernière !



Evidemment
car
TOUT est UNIQUE

18.01.04

SEUL DIEU CONNAÎT DIEU

« Ô toi qui es chez toi dans le fond de mon cœur, fais-moi me perdre en toi dans le fond de mon cœur ».

Ce verset indique à l'Homme le chemin à suivre pour retrouver et atteindre Dieu.

Dieu est naturellement et effectivement au fond de notre cœur. C'est pourquoi chaque Homme doit retrouver en lui l'étincelle divine. Pour ce faire, il doit chercher, apprendre à connaître qui il est. C'est ainsi qu'il découvrira lorsqu'il aura atteint l'essentiel, sa nature divine.

Cette recherche ne peut être qu'intérieure.

Point n'est besoin de courir les montagnes jusqu'au sommet de l'Himalaya, point n'est besoin de faire le tour du monde des lieux de culte.

Point n'est besoin de se retrancher dans un quelconque hermitage.

Le seul pèlerinage à accomplir est le pèlerinage intérieur qui seul permettra de découvrir notre essence qui est Dieu.

L'apogée de cette démarche est la Réalisation ultime où l'Être se perd en Dieu où l'existence s'efface devant l'essence.

Il ne suffit pas de découvrir Dieu, encore faut-il le comprendre.

Tant que l'homme persévéra à vouloir exister, il demeurera en chemin et se posera mille questions sur le mystère de Dieu.

Mais lorsqu'il acceptera de se perdre et non pas de se recréer, en Dieu seulement, avec l'aide de Dieu, il connaîtra Dieu.

Seul Dieu peut comprendre Dieu.



Michel BIDOIS

BIBLIOGRAPHIE

Yves Moatty, nomade hauturier, danse avec les dauphins.

Après avoir traduit de l'hindi les poèmes de Kabir¹, Yves Moatty continue sa navigation sur la crête éblouissante des deux Océans. Voici deux ans, il publiait « *Orphée crucifié*,² *la voix que la lumière fit entendre* » qui remettait à flot ce mythe essentiel balayé par la critique moderne. Cette voie recouverte grâce à une érudition éclairée permet de relier l'une des figures les plus importantes de la tradition grecque à la tradition primordiale. Si les mystères orphiques donnèrent lieu à une certaine époque à une littérature hasardeuse et approximative, Yves Moatty recentre tout et parvient à certaines concordances qui mériteraient d'être soulignées. Notamment l'analogie entre la Croix et la Lyre. Nous sommes là dans l'écho de la conquête primordiale et la Lyre qui a pouvoir sur la mort nous permet de retrouver en nous l'Origine, la note primordiale du Souffle divin, dont Orphée comme Verbe est l'ordonnateur. C'est en même temps la source de la poésie poénia, qui est la création même. La Science des lettres propre à l'ésotérisme islamique n'est pas sans rien devoir à l'art orphique, à l'art de résonner, à l'art de vocaliser. La Lyre, support de l'être, vibre au souffle du vent divin et module les êtres et les formes. Le Verbe qui habite tout être s'articule dans un langage particulier constituant l'état d'existence. Orphée ordonne, crée et guérit lorsque la conformité de l'être à l'Être s'estompe, il corrige les fautes d'orthographe ontologiques. Et les animaux viennent à sa suite, comme ils suivaient Jésus et comme Yves Moatty se plaît à le remarquer, ils suivaient Krishna. Cette liaison loin d'être syncrétique est une mise en résonance des diverses formes traditionnelles qui se rejoignent en haute mer.

Ce travail minutieux sur le mythe d'Orphée et ses légendes mérite le détour. Il est une somme qui donne matière à méditer sur le sens « initial » de notre poésie occidentale et de notre littérature. Les émerveillements que l'on peut y lire sont de nature à remettre l'écrivain moderne à sa place.

Yves Moatty, nous offrant comme une suite, un autre versant vient de publier : « *Arion et le Dauphin* »³. Arion le citharède, qui illumine l'éther avec sa cithare à onze ou à cinq cordes. Le symbolisme du nombre de cordes n'est pas sans rapport avec la musique des sphères. Les cinq cordes correspondent aux petits mystères et les onze aux grands mystères. Les harmonies qui en résonnent sont de nature différente et n'ont pas la même fonction⁴.

Arion au dauphin personifie « le joueur de lyre qui charme la nature intermédiaire, entre le monde des dieux et les enfers. Le chant premier est sacré et il est antérieur à l'écriture. La musique est expression du Verbe. Chantant et enchantant, le poète boit à la source même du langage. Il communique avec les dieux. Il communique en Dieu. Porte parole de l'origine, il communique avec l'univers tout entier. Son verbe est art premier, reflet de l'harmonie divine, écho de l'Un si proche et si lointain. Lorsqu'il chante, le poète est sans mental, dans cet état antérieur à la conceptualisation. Rien en lui ne fait obstacle à la lumière céleste dont il exprime l'inaudible beauté. Le poète se fait le chantré de l'Âge d'or où tout est harmonie. L'homme proche de la nature comprend la langue des dieux comme

¹ Kabir, le Fils de Ram et d'Allah Les Deux Océans Paris 1988

² Orphée Crucifié Les Deux Océans Paris 2002

³ Arion et le Dauphin Les Deux Océans Paris 2004

⁴ Ceci appellerait un développement particulier notamment en relation avec les nombres pythagoriciens, et certains aspects de l'œuvre de Dante.

celle des animaux. Le poème est oracle du dieu. Arion interprète les hymnes d'Apollon dans toute la Grèce. Le Dieu lui conseille en rêve de faire confiance à la mer. Comme Orphée, Arion connaît le pouvoir magique de sa lyre qui meut et émeut la création ».

Le ton est donné, le citharède sublime danse avec les dauphins, chante avec les forces subtiles de l'océan des formes, il harmonise et relie les impossibles et les contraires.

Sa monture n'est pas sans intérêt. Le Dauphin, le makara emblème de Kama, véhicule de l'Eros indien, nous ramène au Sanctuaire d'Apollon delphien, lieu de l'omphalos et des amphictyons. Arion chantre d'Apollon, messenger d'une « vibration » particulière est un passeur d'âme, un dompteur de flots, des énergies créatrices, maître des deux clés qui ouvrent et qui ferment⁵.

Comme toute légende, la légende d'Arion au Dauphin est un traité de métaphysique à lui tout seul. Le dauphin est la monture du passage d'un cycle à l'autre, d'une rive à l'autre⁶. Il ramène à l'Un, il sauve de la noyade dans le courant des formes, il chevauche l'écume et protège des abîmes.

Yves Moatty nous fait parcourir tous les aspects du mythe avec une aisance et une légèreté enivrante. Il y a quelque chose des voyages de Iamblique dans sa façon de procéder. Il part de sa propre quête pour nous faire découvrir le cœur de la Quête. Il entrouvre le voile de Cnossos par une après midi de ciel bleu, sur une fresque delphinienne et mine de rien nous fait entendre « *le chant du dauphin qui nous rappelle l'Eden qui est en nous.* »

Quelques pages nous retracent l'origine du Dauphiné et de la notion de Dauphin du roi de France qu'il met en relation avec l'enfant divin, l'enfant nu « *qui est l'Absolu* »... Une perspective heureuse et signifiante sur la particularité régaliennne de la France, qu'il serait profitable d'approfondir.

Notre nomade hauturier a édité également « *La Déesse des origines* ⁷ » dont il siérait de recenser le contenu ici.

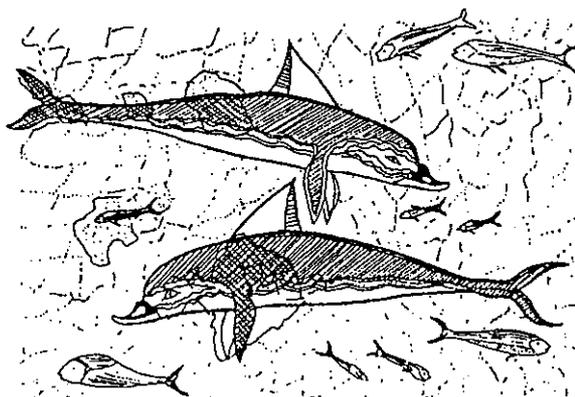
DF

⁵ Dharma et adharma de la tradition hindoue.

⁶ Le roi d'Ys chevauche le dauphin pour venir donner les clés de Quimper à Saint Corentin.

⁷ *La déesse des Origines* Les deux Océans Paris 1995

Les Deux Océans, Paris, *Arion et le Dauphin*, 20 €, franco 23 €



POESIES

A Horus

Nef
capitane
des très hautes sphères

même de basalte
le faucon
appuyé sur chaque inclinaison du ciel
tient tête à la gravité

libre
sans avoir à combattre le vent
car ici le vent naît de son vol

et son vol
parce qu'il est le ciel même
dépasse l'orbe qui comprend les abîmes
et les sommets

pour atteindre le soleil
que le faucon n'a jamais cessé
d'être



Jacques

ainsi toucha terre la déesse
R.M. Rilke

plus loin que les îles
que dessine la vague
à l'horizon des mots
pour une ultime chorégraphie

que les dauphins au gré du vent
ne fassent plus qu'un multiplié sur l'onde
et que ta voix à l'unisson des conques
vogue portée par l'au-delà des bords

dans la grappe des astres
et le fraîchin des algues
sur la houle vous êtes
aèdes d'écume blanche

tu es sans fin et sans commencement
et sans naissance ta longue chevelure
femme que dévêt la mer
et sur le sable s'efface

toi qui n'es jamais née
sans jamais cesser d'être
au jasmin pâle de l'écume
ainsi déesse tu touches terre



yves

Enigme

Mon infinitude est limitée dans son expression
cependant je multiplie par deux
grâce à mes jumeaux
les chances de révélation
de mon insondable possibilité

Je suis seul à me dire
pourtant j'ai deux bouches
Je suis seul à m'entendre
pourtant j'ai quatre oreilles
Je suis seul à me voir
pourtant j'ai quatre(s) yeux

C'est toujours moi et moi seul
qui me dis m'entends et me vois
Je ne peux avoir plus d'un interlocuteur
sous peine de sombrer dans le multiple
et d'accepter une image dévaluée de moi-même

C'est moi
uniquement et absolument moi
qui m'exprime
Par mes jumeaux isolés ou réunis
Avec un troisième prétendant
tout le jeu serait faussé
et la mortelle comparaison se substituerait
à l'émerveillement du vivant



5 dec 1993

Emile